



[Handwritten signature]

Médiathèque VS Mediathek



1010758581

TB 86

Zermatt

ET LA

VALLÉE DE LA VIÈGE



2562

ZERMATT

ET LA

VALLÉE DE LA VIÈGE

PAR

EMILE YUNG



OUVRAGE ORNÉ DE

CENT CINQUANTE GRAVURES ET VIGNETTES

EXÉCUTÉES EN PHOTOTYPIE PAR LES PROCÉDÉS SPÉCIAUX DE LA MAISON

E. Thévoz & Co, Genève

—

1894

TB 86

ZERMATT ET LA VALLÉE DE LA VIÈGE



VIÈGE



Zermatt

ET LA

VALLÉE DE LA VIÈGE

C'est au sein des Alpes pennines, près du massif du Mont-Rose, un centre d'excursions incomparable, un petit village enveloppé de vertes prairies, de rochers multicolores et de l'éblouissante blancheur des neiges éternelles, l'un des lieux les plus tourmentés et les plus grandioses de la Suisse.

Des beautés sans nombre y sont rassemblées : de gracieux sentiers plongeant sous l'ombre des bois de pins et d'arolles, des pâturages qu'égaie la sonnerie des troupeaux, de bruyantes cascades, des gorges profondes, des parterres de fleurs sauvages s'élevant jusqu'aux confins des glaciers, de vastes champs de neige immaculée, de hauts et fiers sommets, un ciel d'azur que balaient parfois d'épouvantables tempêtes, toutes les harmonies, tous les contrastes, les enchantements et les détresses d'une glorieuse nature.

Il y a dans ce minuscule coin de terre de quoi exciter les curiosités du savant et satisfaire les aspirations de l'artiste, de quoi émouvoir les esprits les plus inertes et raffermir les âmes les plus désolées. C'est pourquoi sans doute, en ces temps d'universelle inquiétude, des milliers de touristes y affluent chaque année ; les ennuyés et les pessimistes y apaisent leur lassitude morale et ceux dont le corps seul est malade s'y transfigurent au souffle vivifiant des hauteurs. Et tous en rapportent de nouvelles énergies,

des aptitudes pour mieux sentir, pour mieux comprendre, pour mieux vivre en un mot.

La vallée longitudinale du Rhône, à peu près orientée de l'est vers l'ouest, un peu monotone malgré ses nombreuses petites villes, est agrémentée d'une multitude de recoins d'autant plus délicieux qu'ils sont mieux cachés; ce sont ses vallées latérales, mystérieuses encore il y a un siècle, aujourd'hui ouvertes à tous les voyageurs. A chaque pas, ces derniers y découvrent de nouvelles surprises, des spectacles inattendus. Les torrents qui les ont creusées affluent plus ou moins directement vers le Rhône, en suivant des voies irrégulières et tortueuses. Ils descendent en cascasant de rocher en rocher, depuis les grands glaciers des Alpes bernoises et valaisannes. Vestiges d'une ancienne splendeur, minuscules débris des fleuves gelés qui jadis, à l'époque glaciaire, couvraient la Suisse, ils roulent avec une sorte de mélancolie leurs eaux grisâtres sur les éboulis entassés au fond des gorges, ils usent et polissent les gneiss, les schistes et les autres roches primitives qui forment l'ossature de cette admirable contrée, creusant toujours plus leurs lits, auxquels, petit à petit, ils arrachent des quantités colossales de matières qu'ils transportent jusqu'au Rhône, et celui-ci, à son tour, les disperse sur tout son parcours, jusqu'au lac Léman dont il élève le fond et comble peu à peu la vallée. Nulle part, peut-être, l'observateur ne réussit mieux à se faire une idée de ce lent travail d'érosion, de cette incessante action chimique et mécanique de l'eau qui burine et désagrége les montagnes.

Les plus pittoresques et, par cela même, les plus fréquentées de ces vallées latérales, sont celles du sud; la plus célèbre est la *vallée de la Viège* qui emprunte son nom à la cité déchue vers laquelle elle débouche. C'est elle que nous allons visiter.

A partir de Stalden, la vallée de la Viège se divise en deux branches: la *vallée de Saas* à l'est et celle de *Saint-Nicolas* à l'ouest. Elles sont séparées

l'une de l'autre par le massif du *Saasgrat* ou des *Mischabels*, bordées vers l'orient par le *Weissmies* et le *Fletschhorn*, et de l'autre côté par le *Weisshorn*, le *Rothhorn*, les *Gabelhærner*, toutes cimes qui rivalisent de magnificences.

La vallée de Saas est fameuse surtout par les horribles scènes de nature qui s'y sont passées, avalanches, inondations, éboulements et autres catastrophes du même genre dont le souvenir est consacré, ci et là, par des chapelles et des oratoires. Elle est un peu plus étroite, un peu plus courte aussi que sa voisine, mais elle est tout aussi merveilleuse. De même que la vallée de Saint-Nicolas, elle est parcourue par une petite rivière torrentueuse, la *Viège de Saas*, qui rejoint la *Viège du Gorner* à quelque distance en aval de Stalden et coule au fond d'un ravin qui mesure, à certains endroits, plus de cent mètres de profondeur. Ses flancs sont tapissés de mélèzes à l'ombre desquels s'abritent les plus rares fleurs alpines, et de fraîches prairies semées de chalets rustiques. C'est un pays de prédilection pour les naturalistes et pour les peintres : les uns y rencontrent en abondance des plantes, des insectes, des minéraux ; les autres y trouvent des sites ravissants de dessin et de couleur.

Les principales localités de la vallée sont *Saas im Grund* et *Saas-Fée*, et à son sommet le col de Montemoro conduit à Macugnaga en Italie.



* * *

Malgré ses séductions nous laissons de côté la vallée de Saas, afin de mieux concentrer notre attention sur les beautés de sa sœur de Saint-Nicolas, dont le chef-d'œuvre est *Zermatt*, l'objet de ce livre.

Autrefois — ce passé n'est pas bien lointain, il ne date que de deux ou trois ans — on ne se rendait de Viège à Zermatt qu'à pied ou à dos de

mulets. Le sentier trop étroit est, jusqu'à Saint-Nicolas, impraticable aux voitures, et au delà encore, les véhicules en usage sont-ils forcément de très petites dimensions. Aujourd'hui, un chemin de fer parcourt la vallée d'un bout à l'autre, de telle sorte que, changeant de train à



Construction d'un tunnel sur la ligne

Viège, nous pouvons, en moins de quatre heures, être transportés sans fatigue jusqu'à Zermatt, après avoir, tranquillement assis dans un wagon confortable, franchi une voie de trente-cinq kilomètres de longueur, sur des pentes maximum de douze pour cent seulement.

La construction de ce chemin de fer, conçu par MM. Charles Masson et Conrad Gysin, fut autorisée par le Conseil fédéral suisse à la fin de l'année 1886; elle a été accomplie par les soins de MM. les ingénieurs J. Chappuis et E. de Stockalper, du mois de mars 1889 au mois de juillet 1891. Le travail fut conduit avec une si grande célérité que dès le 3 juillet 1890, la ligne put être exploitée jusqu'à Stalden, sa première station. Complètement terminée, elle fut inaugurée par une joyeuse fête le 6 juillet de l'an dernier.

Elle est à voie étroite comme tous les chemins de fer de montagnes, ses rails sont distants d'un mètre, les trains qui la parcourent sont composés de trois ou quatre wagons à corridor central, de première et de seconde classes, conditionnés de manière à ce que les voyageurs puissent contempler la vue.

Ils sont actionnés par une petite locomotive de montagne du système Abt, comprenant deux machines pouvant entrer simultanément en fonction; l'une sert à la marche par adhérence, l'autre à la marche sur crémaillère. Celle-ci aide la première sur les pentes trop rapides



pour que la simple adhérence des roues sur les rails permette la progression du train.

Les tronçons de la crémaillère mis bout à bout représenteraient une longueur de huit kilomètres. Plusieurs freins de différents systèmes rendent la sécurité du voyageur à peu près absolue. D'ailleurs, un simple coup d'œil jeté sur le matériel de ce petit chemin de fer suffit pour



Locomotive

convaincre les moins experts des soins apportés à sa confection. Les rails reposent sur de nombreuses travées métalliques auxquelles ils sont fixés par d'innombrables boulons. La crémaillère est à double lame dont les dents alternent, de sorte que l'engrenage mord toujours sur quatre dents à la fois. Les locomotives sont solides, propres et bien entretenues, et la Compagnie a fait exécuter, sur les hauteurs qui dominent la voie, des travaux de consolidation

pour prévenir les éboule-

ments. Les ingénieurs

et les personnes que la

technique des voies

ferrées de montagne

intéresse, liront

avec profit la

brochure riche

en détails inté-

ressants qu'un

écrivain et ingé-

nieur distingué,

M. Ed. Lullin, a

consacrée à celle

de Zermatt.



La ligne court d'abord sur la rive droite de la Viège, le long d'une pente très douce jusqu'au voisinage du hameau de Neubrücke, au delà duquel se rencontre le premier des ponts en fer que traverse le train, passant alternativement d'un bord à l'autre de la rivière. La marche se ralentit au-dessous de Stalden et la crémaillère commence à fonctionner. Il s'agit de franchir la première inclinaison, l'une des plus fortes de la route. *Stalden* est d'ailleurs la station la plus importante après Saint-



Gare de Stalden

Nicolas; la gare en est simple et gracieuse, on s'y arrête cinq ou dix minutes, à peine de quoi jeter un regard sur ce lieu charmant auquel nous reviendrons plus tard. Par les beaux jours d'été, l'animation y est telle qu'on se croirait aux portes d'une grande ville. On y rencontre un buffet et des portiers d'hôtel, des guides et des marchands de journaux, le va et vient, le brouhaha, les banalités déplaisantes d'une grande gare de chemin de fer, à l'exception pourtant de l'insupportable omnibus qui ne trouverait pas de place sur les rues étroites du village. C'est la pénétration, par la vapeur, d'une civilisation raffinée, dans une région sauvage que, pendant des siècles, la

main des hommes n'avait pas profanée. Toutefois, le mal n'est pas grand encore, nous nous en convaincrons tout à l'heure.

Le train s'engage alors dans un défilé bordé de précipices, il traverse un tunnel de cinquante-cinq mètres de



Gare de Kalpatran

longueur, des passerelles hardiment jetées sur les flancs abrupts de la montagne, des merveilles d'art bravant celles de la nature et que l'on eût, il y a peu d'années, jugées irréalisables.

A mesure que l'on avance, les points de vue changent, de nouvelles cimes se révèlent, des clochers miroitent au soleil et l'œil plonge sur des abîmes qui donnent le frisson. Durant toute la portion de route qui va de Stalden à Saint-Nicolas, on ne sait vraiment ce qu'il faut le plus admirer : les colossales difficultés accumulées par la nature ou l'audacieux génie de l'homme qui les a vaincues ?

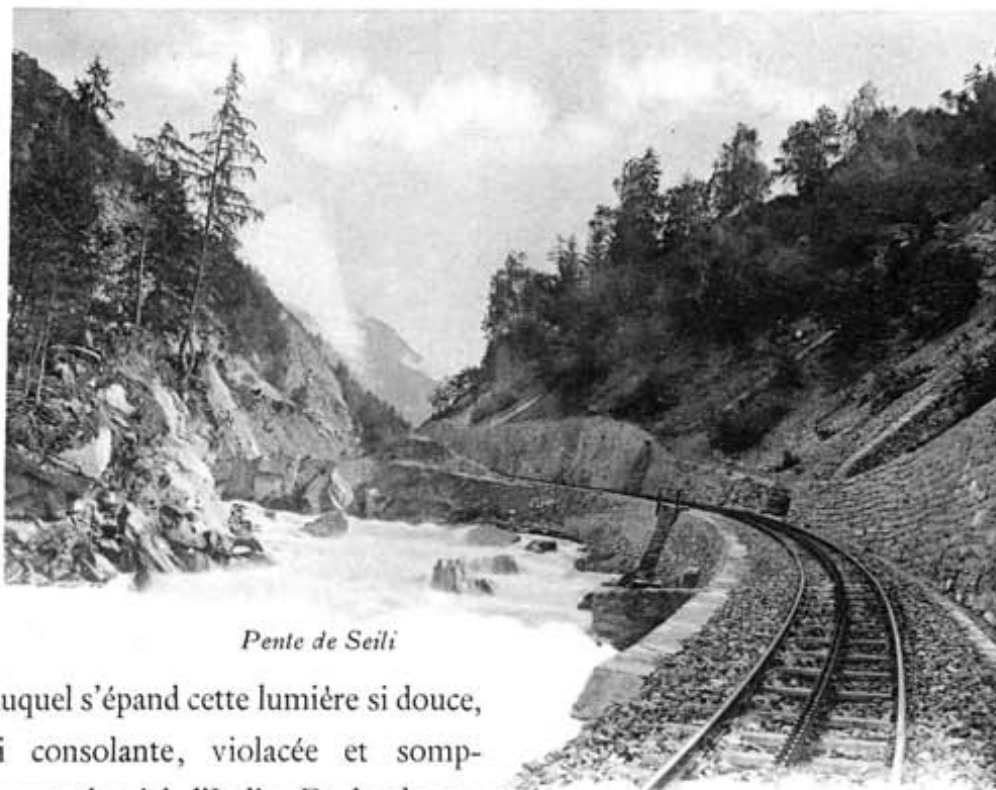
A *Kalpatran* nouvel arrêt, la locomotive prend de l'eau pour mieux se livrer à l'assaut des rapides de *Kipfen* et de *Seili*, au haut desquels, à 1130 mètres d'altitude, s'étend dans la verdure le beau village de *Saint-Nicolas*, chef-lieu de la vallée. C'est là qu'ordinairement le train descendant croise celui qui monte et les touristes se promènent un instant pour mieux jouir de la vue superbe sur les montagnes ; on entend des exclamations, des paroles admiratives prononcées dans toutes les langues du monde. Les moins pressés prolongent leur halte



Tunnel près Stalden

jusqu'au train suivant, et le charme du lieu est si intense que beaucoup y cèdent un jour entier ou davantage.

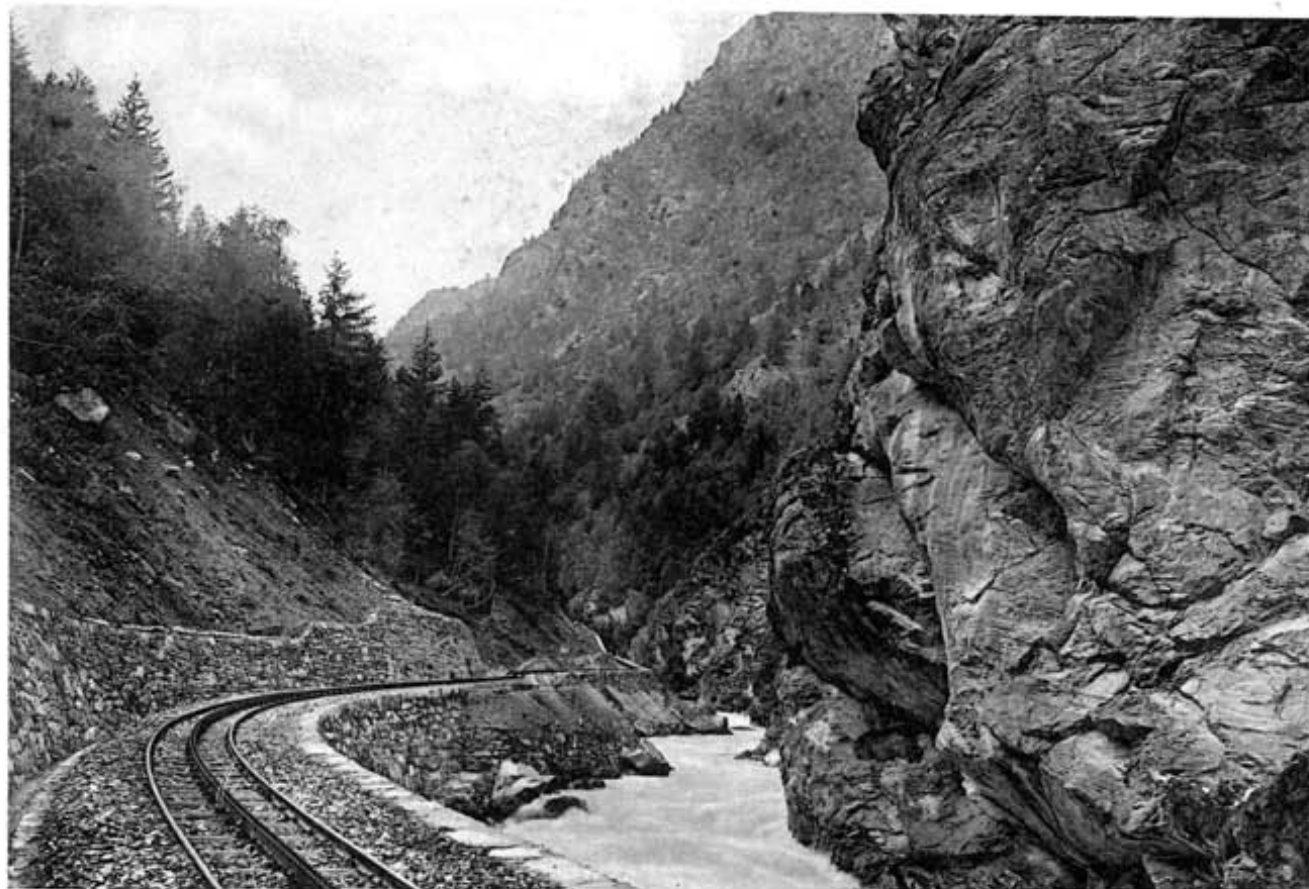
De Saint-Nicolas jusqu'à Zermatt, la vallée s'élargit et montre peu à peu les nobles sommets qui la couronnent, le *Breithorn* d'abord, puis le *Petit Mont-Cervin* avec les neiges éclatantes du col de *Saint-Théodule*, au-dessus



Pente de Seili

duquel s'épand cette lumière si douce, si consolante, violacée et somptueuse du ciel d'Italie. Et de chaque côté de la voie on aperçoit des traces d'avalanches, de puissants cônes d'éboulements, de gros blocs épars qui sont tombés des cimes altières que le temps ronge et démolit. Malheureusement le train, toujours pressé, ne permet qu'une contemplation hâtive. Il faut être tout yeux et tout oreilles, car les contours des choses sont admirables, infiniment variées leurs couleurs et délicieux les concerts qui en émanent : bruissement des forêts, mugissement des troupeaux, roulement des pierres dans les ravins.

ZERMATT ET LA VALLÉE DE LA VIÈGE



RAPIDES DE KIPFEN



Gare de Saint-Nicolas

Voici *Herbringen* aux chalets si noirs qu'on les croirait peints à l'encre, *Randa* au brillant clocher, les deux glaciers de *Biess* suspendus au pied du *Weisshorn* et de *Festi*, remplissant l'échancrure ménagée entre les deux plus hautes sommités des *Mischabels*, le *Nadelhorn* et le *Dôme*. Voici *Täsch* enfin, au bas d'une gorge sombre et la dernière station avant d'atteindre Zermatt.

Alors l'air fraîchit et une grande clarté signale le fond de la vallée, c'est la reverbération froide et lumineuse des glaciers, et, après avoir franchi une dernière pente rapide, la voie atteint son point culminant. On descend du train à quelques minutes du village, au milieu d'une foule cosmopolite, de gens singulièrement accoutrés, en costumes montagnards, avec de grandes guêtres aux jambes, de gros souliers ferrés, des voiles de couleur sur la coiffure et des visages bronzés, des accents bizarres, des gestes de surprise et des empressements à chercher un logis, lequel, malgré le grand nombre d'hôtels, n'est pas toujours facile à trouver pendant les mois de juillet et d'août, alors que deux mille touristes résident à Zermatt dont la population indigène ne dépasse pas cinq cents âmes.



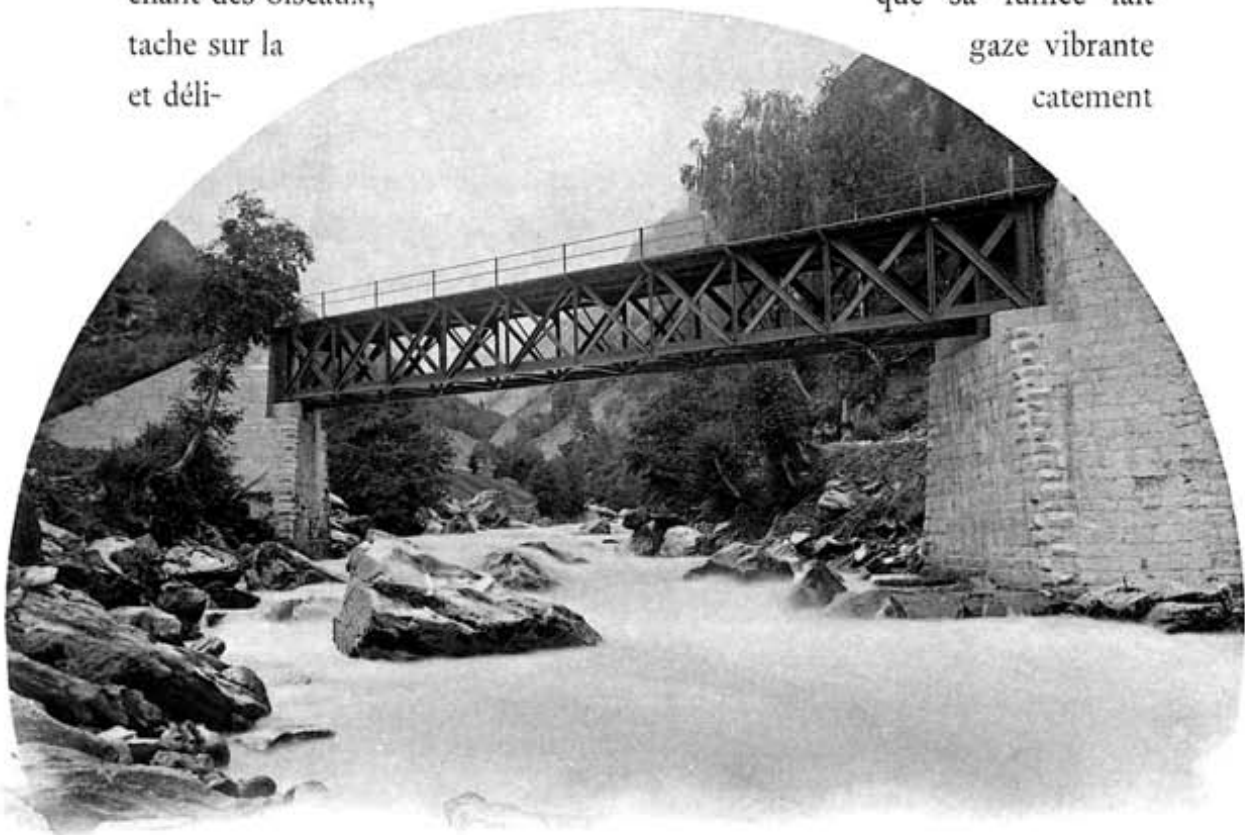
* * *

Il est bien entendu, n'est-il pas vrai, que nous ne critiquerons pas les chemins de fer que, par intérêt, les hommes multiplient, outre mesure, dans les montagnes. En dire du mal serait une ingratitude de notre part, puisque nous venons de constater les avantages de celui de Zermatt et que nous avons apprécié à leur juste mérite, l'ingéniosité, l'audace, la persévérance des hommes qui l'ont conçu et réalisé.

Pourtant, il nous faut bien convenir que le strident sifflet d'une locomotive ne s'harmonise point avec le bêlement des brebis ou le chant des oiseaux,

tache sur la
et déli-

que sa fumée fait
gaze vibrante
catement



nuancée dont le soleil enveloppe le faite des grands arbres, que son souffle trouble la paix des solitudes et ternit la transparence d'une atmosphère purifiée par les neiges. Et puis, elle apporte beaucoup de monde,



Gare de Zermatt

des blasés et des irrespectueux qui, eux aussi et plus encore, enlaidissent et désenchament.

Or, pour rendre à la nature un hommage digne d'elle et pour goûter les joies dont elle dispose, il ne suffit pas de la saluer distraitemment au cours d'un voyage trop rapide, et c'est pourtant ce que nous avons fait jusqu'ici. Emportés par la vapeur, nous n'avons pris qu'un avant-goût des attraits particuliers à la vallée de la Viège. Maintenant nous en voulons savoir davantage et, enflammés de légitimes désirs, forts de nos curiosités inassouvies, nous allons refaire à pied la route merveilleuse dont les détours ont été devinés plutôt qu'aperçus depuis la banquette de notre wagon.

* * *

Ne sommes-nous pas avant tout des montagnards et notre amour pour la montagne n'est-il pas prêt à surmonter fatigue et difficultés ? Nous voulons vivre de sa vie, comprendre ses émotions, pénétrer jusqu'au fond de son cœur, la conquérir tout entière, améliorer notre âme au contact de la sienne, car elle en a une, elle aussi, une âme très forte et très pure. La montagne ne se livre jamais complètement à ces amants de passage, légers et turbulents, qui proclament très haut ses vertus parce qu'ils y mettent les leurs et ne recherchent dans son commerce qu'un vulgaire amusement ; tandis qu'elle se donne, sans réserve aux modestes et aux silencieux qui, la caressant du regard, savent attendre dans une muette contemplation l'heure où elle parle, puis, le moment venu, notent par un croquis ou par quelques mots expressifs ses aspects furtifs, ses confidences, les sentiments exquis qu'elle leur suggère.

Et, comme pour la bien voir, il s'agit de l'observer longtemps, de choisir un bon point de vue, nous ne craignons pas de sortir des voies battues afin d'atteindre aux endroits peu fréquentés, les plus mal connus et parfois les plus éloquents. Nous nous arrêterons, s'il est nécessaire, auprès des rochers abrupts, contre les pentes brûlées du soleil, dans les anfractuosités des ravins autant que sur les côtes gazonnées, en plein air et sous le ciel bleu, comme on le faisait tout naïvement autrefois, dans le « bon vieux temps » avant l'invention des véhicules perfectionnés dont la marche est rapide sans doute, mais par cela même toujours un peu inquiète et insuffisante.

Une heure de franche flânerie dans les rues de Viège n'est point une heure perdue ; on y reçoit l'impression triste des choses abandonnées, le charme étrange des beautés



disparues. Viège est une ville morte, une cité du moyen âge décrépite et déchue. Elle évoque des souvenirs lointains, de vagues images à demi effacées. Ses vieilles églises, les vestiges de ses châteaux habités jadis par les comtes de Hübschbourg et les familles patriciennes qui se succédèrent durant des siècles sur ce morceau du territoire valaisan, lui donnent un



Eglise de Viège

aspect austère. Elle est laide, malpropre et, à cause de cela peut-être, très pittoresque.

Une grande rue conduit à une place bordée de petites boutiques, vers laquelle convergent de sombres ruelles étroites, pavées de pierres rondes où, sur des débris de tous genres, poussent des herbes étiolées et mal nourries. Les murs des maisons sont branlants, balafrés d'irrégulières fissures par les tremblements de terre qui ont trop souvent bouleversé la contrée.

Cependant, ci et là, sur ces antiques demeures, l'œil rencontre quelques jolis motifs d'architecture, derniers témoins d'une ancienne opulence. En cherchant bien, l'archéologue ou l'antiquaire ferait sans doute ici



d'heureuses trouvailles ; à certaines portes tiennent encore des serrures de fer qui sont de vrais objets d'art.

Les jours de marché, la vieille cité sort pour quelques heures de son état de somnolence, car les populations d'alentour s'y rassemblent en foule ; mais à l'ordinaire on rencontre peu de monde par les rues, les habitants étant occupés à leurs cultures ou enfermés dans leurs logis. A travers les volets mal clos on aperçoit des visages fanés sous des chevelures desséchées, des physionomies d'autrefois, tant les gens ont presque de vétusté que les objets qui les entourent. — Quel contraste entre toutes ces choses déparées et l'éternelle, l'abondante jeunesse de la nature !



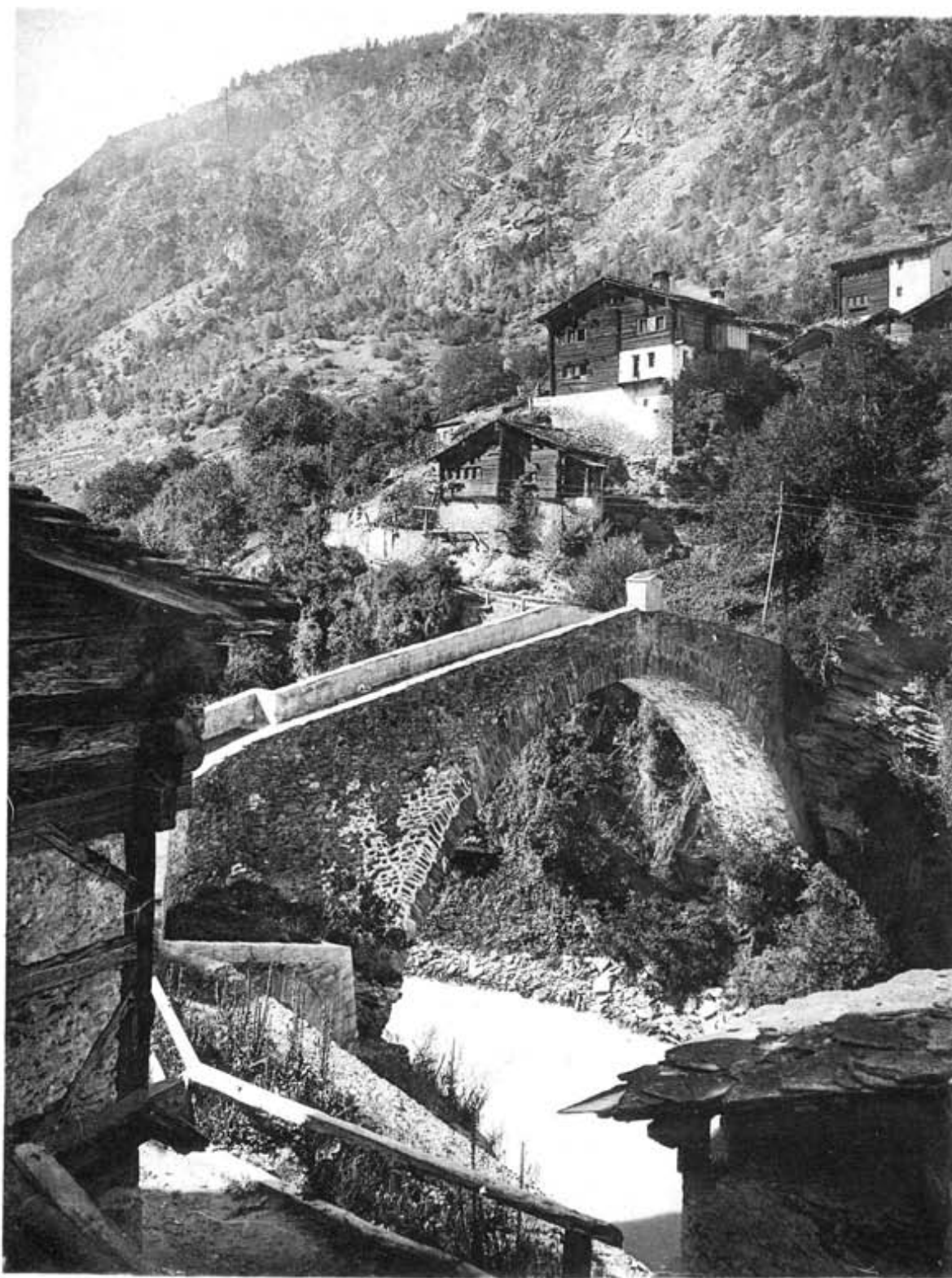
— Nous gravissons une ruelle conduisant à l'église à tour carrée qui occupe le sommet de la colline, et voici que, tout à coup, depuis la petite terrasse ornée de colonnettes en marbre, une vue magnifique se découvre. A nos pieds coule la rivière grisâtre sur un sol à peu près horizontal, bordé d'immenses parois verticales ; aux premiers plans s'étalent des cultures, plus loin des forêts, plus loin encore des sommets neigeux, éclairés d'une douce et chatoyante lumière.

De cette terrasse, comme d'un observatoire, la carte Dufour ou Siegfried à la main, nous nous orientons avant de nous mettre en marche.

Le sentier monte d'abord lentement sur la rive droite de la Viège, au milieu de buissons de saules et d'épines-vinette. On a devant soi les prestigieux sommets du Mont-Balfrin, promontoire des Mischabels dont la base sombre semble fermer la vallée et à partir duquel celle-ci se bifurque ; à gauche, ce sont des champs et des vignobles ; à droite, des rochers nus et déchirés.



ZERMATT ET LA VALLÉE DE LA VIÈGE



PONT DE NEUBRUCKE

En une bonne heure de marche, on atteint *Neubrücke*, simple hameau dont les quelques chalets sont groupés aux deux bouts du pont, fait d'une seule arche de pierre, qui lui a donné son nom. C'est un de ces lieux romantiques où l'on voudrait jeter l'ancre pour le reste de ses jours, tellement tout y est harmonieux et pur. Un air vivifiant descend des hauteurs voisines et nous frappe délicieusement au visage, pendant que des parfums subtils se condensent sous la fraîche haleine des glaciers; une petite chapelle engage au recueillement et, sur le milieu du pont, un oratoire

abrite une madone l'enfant Jésus. C'est devant lequel les vots prononcent un grand paysage de religieuse, accentuée ermite quasi cente- aux longues soutanes là-bas, en lisant leurs sentier qui monte à brücke n'est pour-



Oratoire sur le pont de Neubrücke

de bois portant deste monument, montagnards dé-prière, met sur le poésie une note encore par le vieil naire et les prêtres qui se promènent, bréviaires, sur le Staldenried. Neutant qu'un prélude!

On n'y reçoit que la première impression d'intime bien-être, de reveloutement intérieur qui nous envahira entièrement quelques pas plus loin, à *Stalden* (834 mètres), dont la blanche église se montre perchée au sommet d'un rocher.

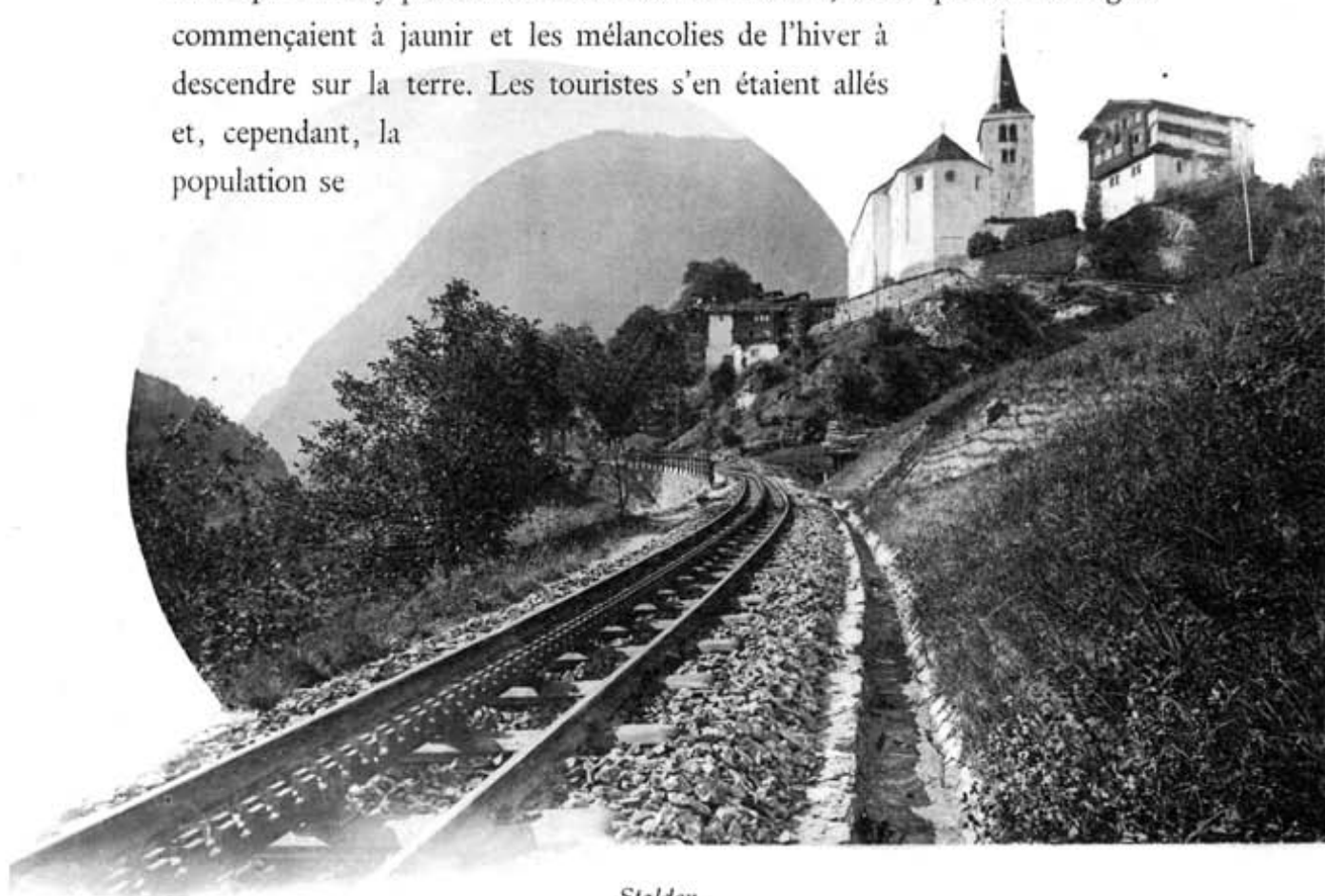
Sur un sol relativement fertile malgré sa proximité des glaces, *Stalden* est un vrai village de montagne, un groupe de chalets et de granges, dans une situation admirable, à l'embouchure même de la vallée de Saint-Nicolas. C'est un lieu de passage fréquenté par les excursionnistes de Saas et de Zermatt; il possède un bon hôtel, de sorte que les plus avisés ne se contentent pas d'y passer, mais qu'ils s'y arrêtent pour quelques heures au



Pont de Neubrücke

moins, afin de sentir le charme de ce petit village qui a conservé toute sa couleur locale, le chemin de fer ne lui ayant pas encore enlevé sa rusticité native.

Je me rappellerai toujours, avec une sorte d'attendrissement, l'instant idéal que nous y passâmes certain soir d'automne, alors que les feuillages commençaient à jaunir et les mélancolies de l'hiver à descendre sur la terre. Les touristes s'en étaient allés et, cependant, la population se



Stalden

montrait encore très affairée, à cause de la récolte des fruits et des pommes de terre. Les femmes surtout besognaient; elles rentraient à pas lents, courbées sous le fardeau de leurs hottées de légumes, et les hommes coupaient le bois mort entassé par eux, pendant la journée, devant la porte de leurs chalets. De toutes parts tintaient les clochettes des chèvres et des moutons dont les troupeaux, conduits par de jeunes bergères, gambadaient sur les sentiers.

A ce moment, dans l'unique rue du village, près de la fontaine, un groupe d'enfants prenait plaisir aux der-

nières convulsions d'une pauvre salamandre éventrée sur laquelle une vache avait posé le pied. La malheureuse bête se tordait de douleur et les impitoyables gamins riaient à tel point que l'attention d'un vicaire qui passait par hasard en fut attirée.

Et ce fut là, dans ce cadre pastoral,

l'occasion d'une scène simple et touchante. Le bon prêtre improvisa, séance tenante, un délicieux sermon sur la pitié; il trouva immédiatement les mots précis qu'il fallait pour exhorter les enfants à ne jamais se réjouir des misères d'autrui, alors même qu'autrui est un animal blessé et sans défense. Il toucha si juste que ses auditeurs parurent, pour un instant, vivement impressionnés.

l'instinct du mal, un
soudain chez les
le vicaire
achever la
puis promener



Mais cela dura peu, hélas! moment apaisé, se réveilla petits sauvages, et après que se fut éloigné, nous les vîmes salamandre à coups de pierres, son cadavre mutilé, en chantant

sur un air de triomphe. Scène cruelle, mais bien nature, sur laquelle la nuit tomba, une nuit féerique et transparente, avec des reflets de lueurs mystérieuses et des échos de voix inconnues.

Les bruits terrestres avaient depuis longtemps cessé et depuis longtemps les lumières s'étaient éteintes aux fenêtres des chalets, que nous étions encore blottis contre le mur blanc de l'église, attentifs aux murmures imperceptibles, aux images flottantes et insaisissables de cette belle nuit d'automne...

Deux chemins prennent naissance
à la gare de Stalden.

L'un descend jusqu'à la
rivière, puis il se
redresse pour
pénétrer dans
la vallée de Saas ;
l'autre traverse le
village et, à partir d'un

moulin abandonné, il s'élève assez rapidement sur la rive gauche de la Viège qu'il domine de près de deux cents mètres.

Nous prenons ce dernier. Il suit les sinuosités du flanc de la montagne et s'enfonce entre deux puissantes parois rocheuses où, chétifs pygmées, nous nous sentons serrés comme entre les mâchoires d'un formidable étau. A chaque pas cependant, le sentier offre de nouvelles perspectives. Autour de Stalden, ce sont encore de vertes prairies, des vignes en treilles, des



Eglise de Stalden

ZERMATT ET LA VALLÉE DE LA VIÈGE

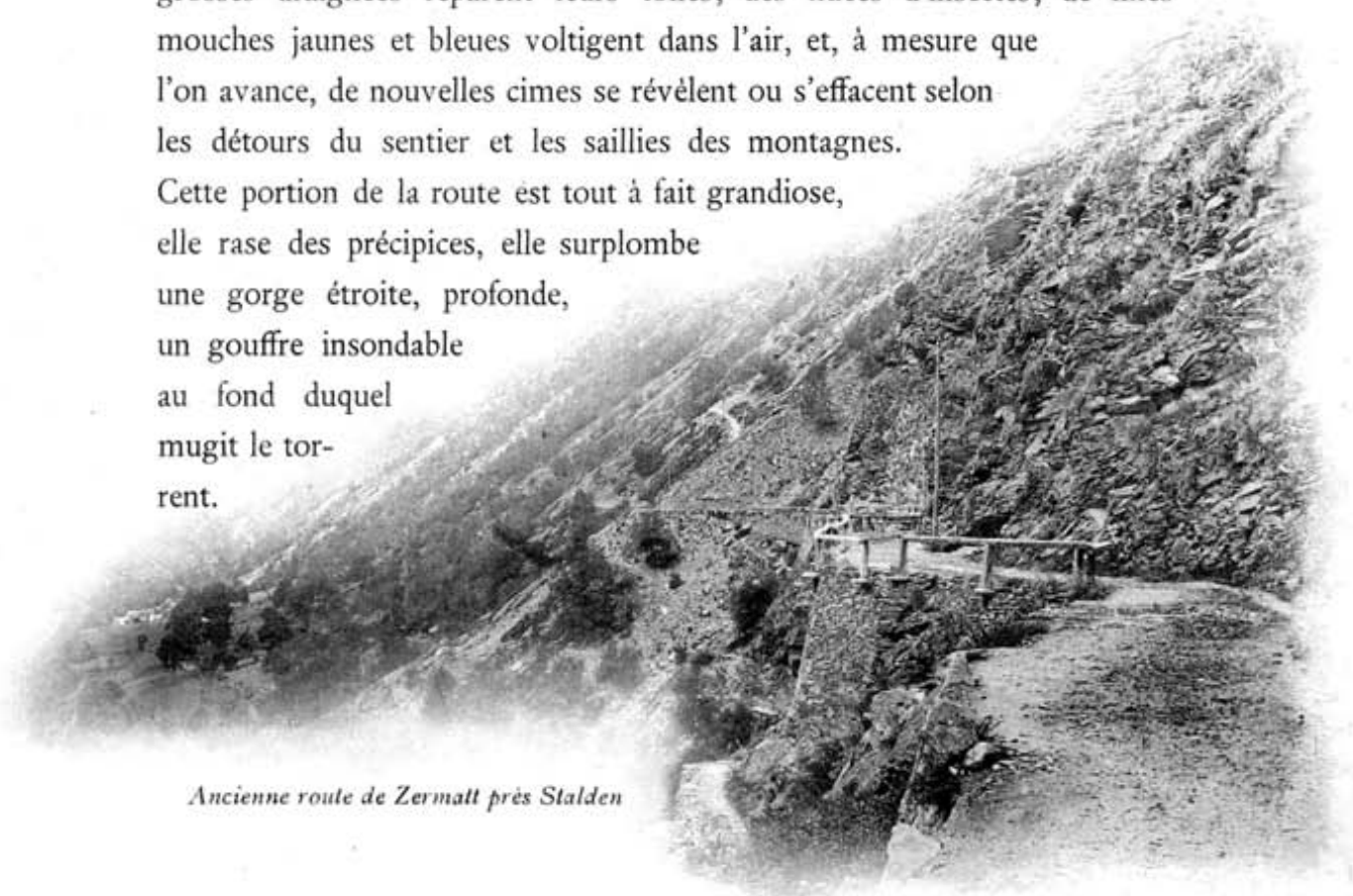


STALDEN

arbres fruitiers, de plantureux jardins potagers; mais, plus loin, tout en gardant des sourires, des échappées de gaieté et de ciel bleu, la nature devient pourtant plus sobre et plus sévère. La végétation se simplifie, sapins et bouleaux règnent dès lors à peu près sans partage, et à leur verdure un peu triste se mélangent les teintes plus tristes encore des grands rochers gris.

Il faut se retourner souvent vers le nord pour jouir de la route déjà parcourue, de la douceur des pentes et de l'élégance du profil des Alpes bernoises, du massif du Baldschiederhorn (Stockhorn, Breitlauhorn, etc.) en particulier. On aperçoit à l'est, haut perché, à une heure de marche au-dessus de Stalden, un petit bijou, *Staldenried*, échelonnement de chalets sombres, avec une jolie église lumineuse dont le clocher est svelte et gracieux. Les feuillages sont humectés de rosée; dans les buissons de grosses araignées réparent leurs toiles, des nuées d'insectes, de fines mouches jaunes et bleues voltigent dans l'air, et, à mesure que l'on avance, de nouvelles cimes se révèlent ou s'effacent selon les détours du sentier et les saillies des montagnes.

Cette portion de la route est tout à fait grandiose, elle rase des précipices, elle surplombe une gorge étroite, profonde, un gouffre insondable au fond duquel mugit le torrent.



Ancienne route de Zermatt près Stalden

Néanmoins, au-dessus de nos têtes, dans un prodige d'équilibre, est suspendu un hameau, *Emd*, sur une pente très inclinée du Grächenberg.

A l'approche de Kalpetran, la route s'abaisse tout à coup en plusieurs lacets jusqu'au hameau de ce nom. Il n'est, comme les

autres, qu'un ramas de maisons, avec, en plus, au bord de la rivière, une scierie actionnée par deux roues de moulin. Nous traversons la Viège sur un de ces ponts en « encorbellement », à la construction desquels les habitants de la vallée ont appliqué un antique procédé d'architecture. Il y aurait une curieuse étude à faire sur l'évolution historique des ponts, depuis le chancelant tronc d'arbre à peine équarri, jeté sur la rivière, jusqu'au robuste viaduc en

fer de nos ingénieurs modernes. Ici, les modes anciens de construction se présentent à côté des procédés récents qui sacrifient si abondamment le pittoresque au profit de la sécurité.

Nous voici de nouveau sur la rive droite du torrent, accidenté par d'énormes blocs de gneiss contre lesquels se brisent les eaux. Sous un rayon de soleil du matin, les milliers de gouttelettes dispersées par la violence du choc prennent les plus délicates colorations spectrales, et nous remontons lentement, dans un continuel enchantement de verdure, jusqu'à *Saint-Nicolas* (1164 mètres), le chef-lieu, grand et beau village dont, au sortir de la forêt, on voit tout à coup le clocher, couvert de métal, chatoyer au soleil.

Victimes du chemin de fer, ses habitants, au nombre de sept à huit cents, souffrent aujourd'hui de l'abandon des touristes. Le fait est que ces derniers ne font plus guère que passer, et encore ceux qui passent sont-ils d'alertes piétons peu soucieux des voitures et des chaises à porteur, tandis qu'avant l'installation de la voie ferrée



Scierie de Kalpetran



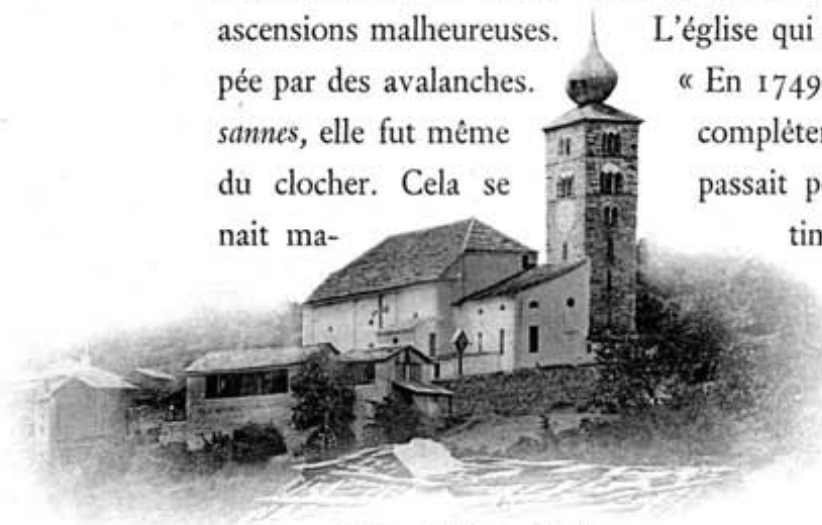
*Route de Saint-Nicolas
à Zermatt*

il était d'usage de prendre à Saint-Nicolas de solides petites voitures qui conduisaient les voyageurs fatigués jusqu'à Zermatt; et cette industrie actuellement déchue était, malgré sa modeste apparence, de très bon rapport. Aussi la population, qui a vainement tenté tout ce qui était en son pouvoir pour empêcher la construction de la ligne, subit-elle le contre-coup de ce « progrès de la civilisation » qui se chiffre pour elle en beaux deniers à jamais perdus, et son amertume se traduit parfois par des accès de mauvaise humeur. Il y a deux ans, par exemple, un ingénieur de la Compagnie du Viège-Zermatt fut attaqué et blessé par des indigènes, scène barbare d'où résulta un procès dont on parle encore et qui montre combien dans ce Valais les hommes sont près encore des temps primitifs et sauvages parfois comme la nature.

N'exagérons rien cependant et, au lieu de céder à la tentation de généraliser un fait absolument exceptionnel, — ce qui serait injuste, car les habitants de tout le pays sont réellement bons et honnêtes, — jouissons sans arrière-pensée de ce site superbe, demandons l'hospitalité à ses excellents hôtels, délassons-nous sur ses frais gazons, bien doux aux amants d'air pur et sain. N'oublions pas de visiter le petit cimetière dont le Christ laisse planer son regard pensif sur des tombes régulièrement rangées, parmi lesquelles nous remarquerons celles des frères Knubel, tués au Lyskamm en 1877, et celles d'autres victimes encore des grandes ascensions malheureuses.

L'église qui est auprès a été souvent frappée par des avalanches. En 1749, lit-on dans les *Légendes valaisannes*, elle fut même du clocher. Cela se nait ma-

« En 1749, lit-on dans les *Légendes valaisannes*, elle fut même du clocher. Cela se nait ma-
L'église qui est auprès a été souvent frappée par des avalanches. En 1749, lit-on dans les *Légendes valaisannes*, elle fut même du clocher. Cela se nait ma-
tines; il crut avoir entendu un coup de vent, et quelle ne fut pas sa stupéfaction, en descendant du clocher dans



Eglise de Saint-Nicolas

ZERMATT ET LA VALLÉE DE LA VIÈGE

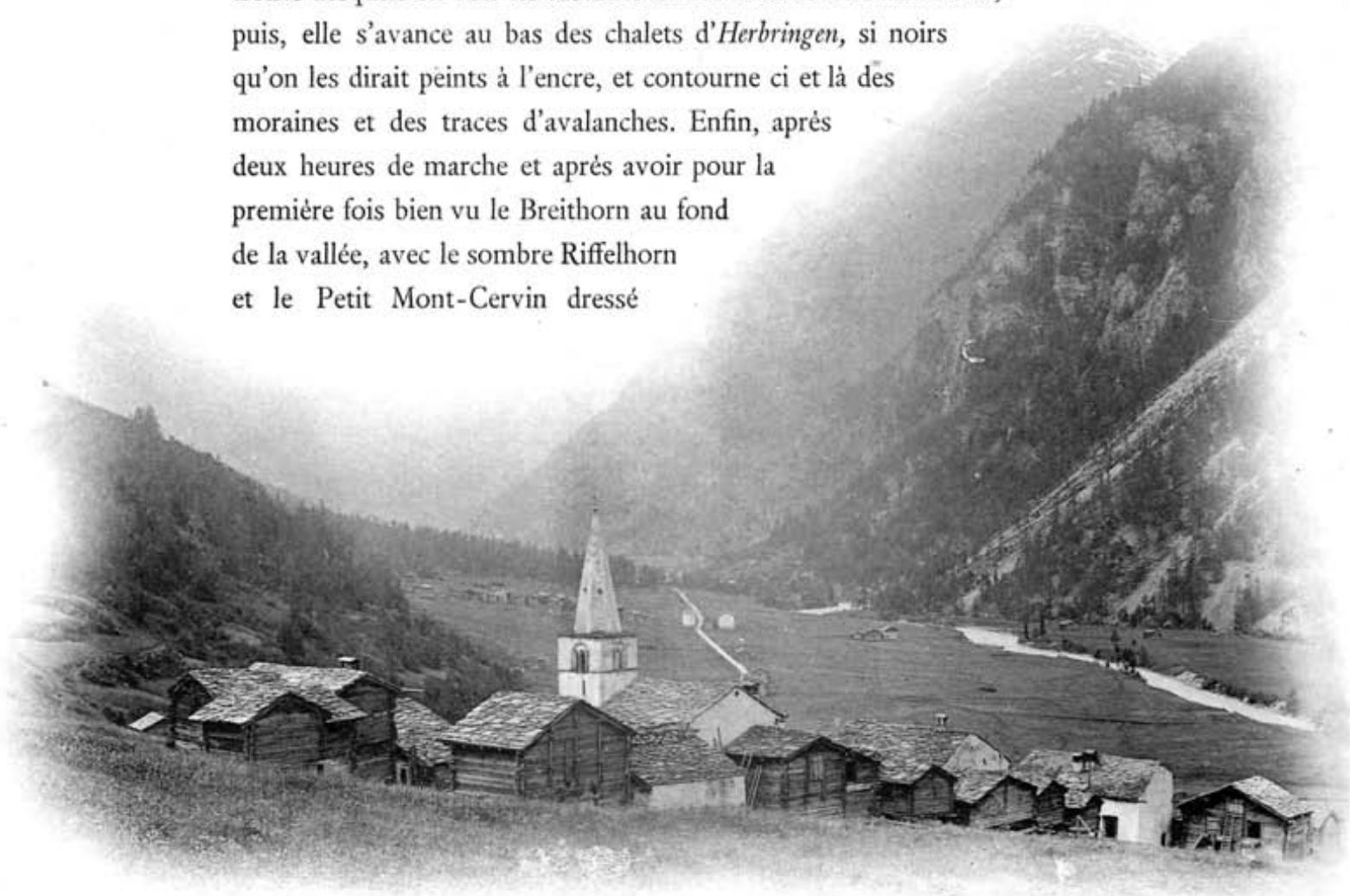


SAINT-NICOLAS

Vue générale

le chœur, de se trouver à ciel découvert! » Et la légende continue sur le même ton, elle raconte comment les gens de Saint-Nicolas, lassés de toujours réparer leur église, décidèrent de la reconstruire à quelque distance, dans un lieu appelé *Im Feldi*, moins exposé aux accidents. Mais chaque matin les outils des ouvriers se trouvaient invariablement transportés sur l'ancienne place au *Sporenzug*, à quoi on reconnut la volonté bien ferme du saint de conserver le temple sur l'emplacement où il avait été primitivement édifié.

De Saint-Nicolas, la route reprend assez plate. Elle passe sur un petit pont près de *Schwiedern* et traverse d'enfantines forêts de bouleaux entre les troncs desquels on voit les cascades du *Blattbach* et du *Dummibach*; puis, elle s'avance au bas des chalets d'*Herbringen*, si noirs qu'on les dirait peints à l'encre, et contourne ci et là des moraines et des traces d'avalanches. Enfin, après deux heures de marche et après avoir pour la première fois bien vu le Breithorn au fond de la vallée, avec le sombre Riffelhorn et le Petit Mont-Cervin dressé

*Randa*

comme une corne de rhinocéros, nous atteignons *Randa*, construit au sommet d'une vieille moraine. C'est de là que nous admirons le fameux glacier de Bies, quasi vertical, avec des teintes d'émeraude aux flancs de ses crevasses penchées, et que l'on a souvent comparé à une menace suspendue à la crête des rochers. « Ce beau glacier, dit M. Ch. Grad, s'est en effet, à plusieurs reprises, jeté sur le village. Il l'a écrasé une première fois en 1636 ; puis il a fait une nouvelle chute en 1819, au milieu de l'hiver. Cette dernière fois, il l'a en partie couvert de ses débris ; mais le désastre fut moins grand parce que les habitations avaient été reconstruites à l'écart. Cependant, le choc de l'air acquit une violence telle que nombre de chalets et de granges, emportés comme des feuilles sèches par la tempête, furent jetés tout disloqués à une grande distance. L'ingénieur Venetz estime à 1,300,000 mètres cubes la masse de glace, de neige et de rochers qui s'abîma dans la vallée, interrompant pendant cinq jours entiers le cours de la Viège, à laquelle il fallut ouvrir un débouché à travers les décombres. Plus loin, entre Randa et Täsch, au lieu dit *In der Wildi*, où les eaux de la rivière s'étalent sur une plage unie, au milieu de blocs énormes descendus du Dôme de Mischabel, la tradition parle d'un autre village enseveli tout entier, avec ses habitants, sous les débris d'une montagne. » (*Observations sur les glaciers de la Viège*, 1868.)

Randa (1445 mètres) est dans une situation exceptionnellement favorable aux études glaciaires. Il est pourvu d'un bon hôtel (Hôtel du Weisshorn), point de départ pour de grandes ascensions. C'est de là que John Tyndall, accompagné des guides Bennen de Steinhaus et Wenger de Grindelwald, partirent le 18 août 1861, pour conquérir le sommet du Weisshorn (4512 mètres), réputé jusqu'alors inaccessible. Ils s'engagèrent dans le petit sentier en zig-zag que l'on voit monter au milieu des sapins, en face de Randa, et s'en allèrent bivouaquer, le même soir, sur un éperon projeté en avant par le « gigantesque Weisshorn ». Après avoir minutieusement examiné la pyramide à trois faces que forme la montagne, ils dressèrent

leur plan d'attaque par l'arête orientale. Le lendemain, par un temps splendide, après avoir surmonté, dix heures durant, mille difficultés à travers les glaces brisées et le long des arêtes tranchantes comme la lame d'un couteau, ils remportèrent la victoire. A défaut de drapeau, ils plantèrent sur le sommet vierge un *piolet* portant un mouchoir rouge, puis ils admirèrent le spectacle avec une telle émotion, raconte Tyndall, qu'il lui fut absolument impossible de l'analyser. « J'ouvris mon carnet de notes pour y consigner



Täsch et la vallée

quelques observations, mais j'y renonçai bientôt : il y avait là quelque chose de déplacé, c'était presque une profanation de permettre que la science vînt se mêler au culte silencieux qui était le seul « *service raisonnable* » (ÉPIT. ROM., chap. XII, v, 1). »

Depuis ce jour mémorable dans les annales de l'alpinisme, plusieurs ascensions du Weisshorn se sont heureusement effectuées et le Club alpin a fait construire sur le *Hoblicht*, à 2859 mètres, une cabane de refuge d'où

ZERMATT ET LA VALLÉE DE LA VIÈGE



VALLÉE DE LA VIÈGE PRÈS ZERMATT

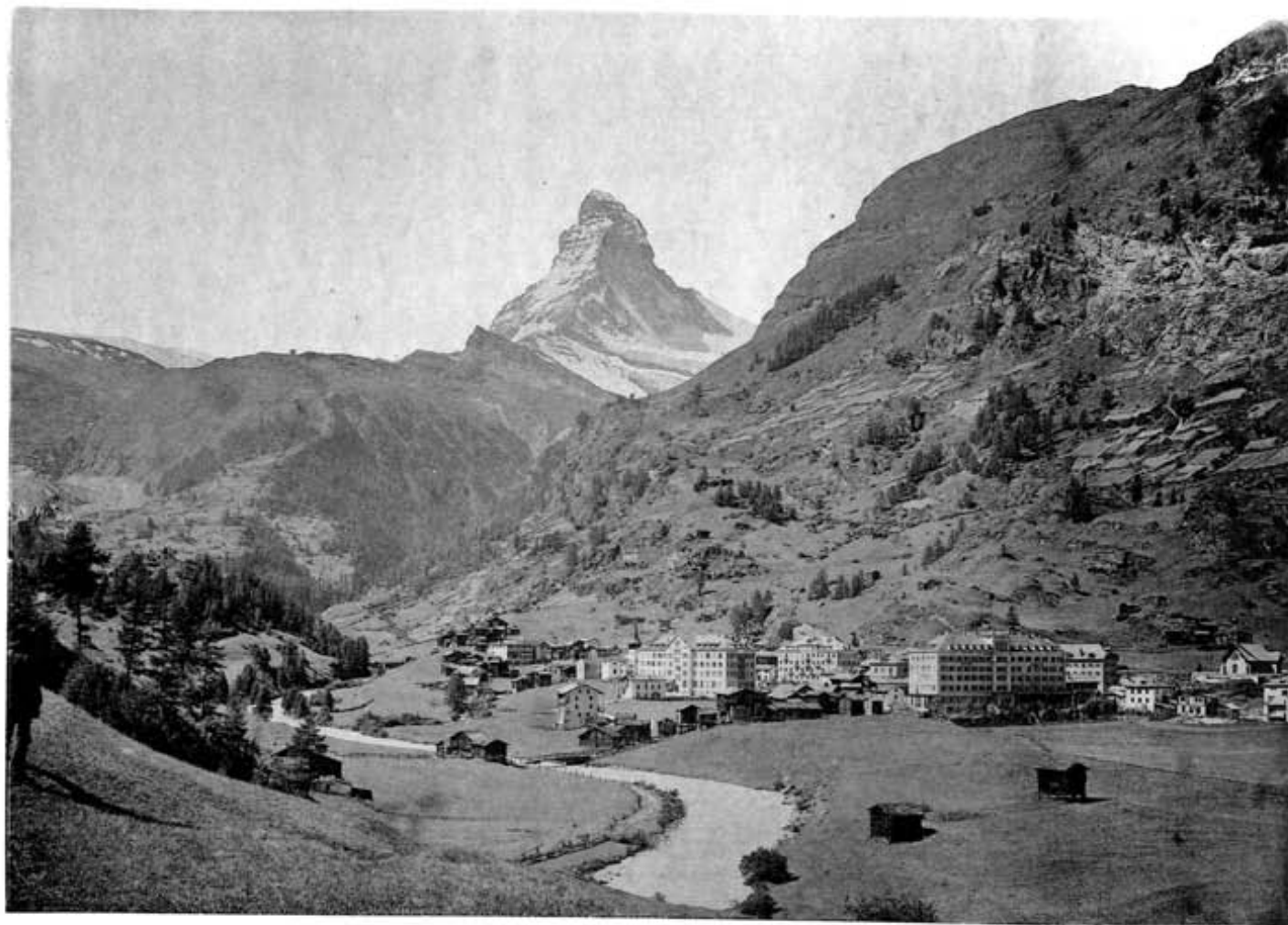
l'on jouit d'une très belle vue et qui sert de but final pour les touristes dont le pied n'est pas assez exercé pour aller plus haut. Trois heures et demie suffisent pour y monter depuis Randa.

C'est de Randa encore que l'on gravit les premières pentes qui conduisent aux cimes les plus élevées des Mischabel, le *Täschhorn* (4498 mètres) et le *Dôme* (4554 mètres). Cette dernière est la plus haute des sommités appartenant exclusivement à la Suisse. A Randa, on est trop près d'elles pour juger de leur fière allure, elles gagnent à être vues à quelque distance, nous nous contentons donc pour le moment de les saluer au passage.

La route se poursuit pendant une heure sans incidents notables, à travers la vallée élargie, jusqu'à *Täsch*, encore un de ces petits villages qui brillent lorsque le soleil se refléchit sur les ardoises de leurs chalets. A gauche, débouche un sombre ravin au fond duquel descend un torrent fougueux, il est réputé pour la rareté des espèces végétales qui croissent sur ses bords; vis-à-vis, on remarque plusieurs amas de pierres en éventail que les géologues appellent des *cônes d'éboulement*, parce qu'ils résultent de l'entassement des pierres roulées dans les couloirs. La Viège coule aujourd'hui paisiblement sur une plaine d'un kilomètre environ de longueur, mais elle débordait souvent jadis, grossie par la fonte des glaces, et formait un vaste lac temporaire dont on voit encore les traces.

De *Täsch* à Zermatt, ce n'est plus qu'une promenade d'une forte heure, la distance en est franchie avec l'allégresse que donne la perspective d'une prochaine arrivée. Un dernier étranglement de la vallée cache encore pendant quelques minutes la Viège, on l'entend qui écume au fond de la gorge, et bientôt après, nous la traversons sur le pont du « *Bühl* ». Celui-ci nous ramène auprès du chemin de fer et alors s'ouvre l'évasement terminal, nous sommes à l'entrée du sanctuaire dont les hôtes impassibles sont la Dent-Blanche, le Cervin, le Breithorn et tous les hauts dignitaires de la chaîne du Mont-Rose.

ZERMATT ET LA VALLÉE DE LA VIÈGE



ZERMATT

Vue générale

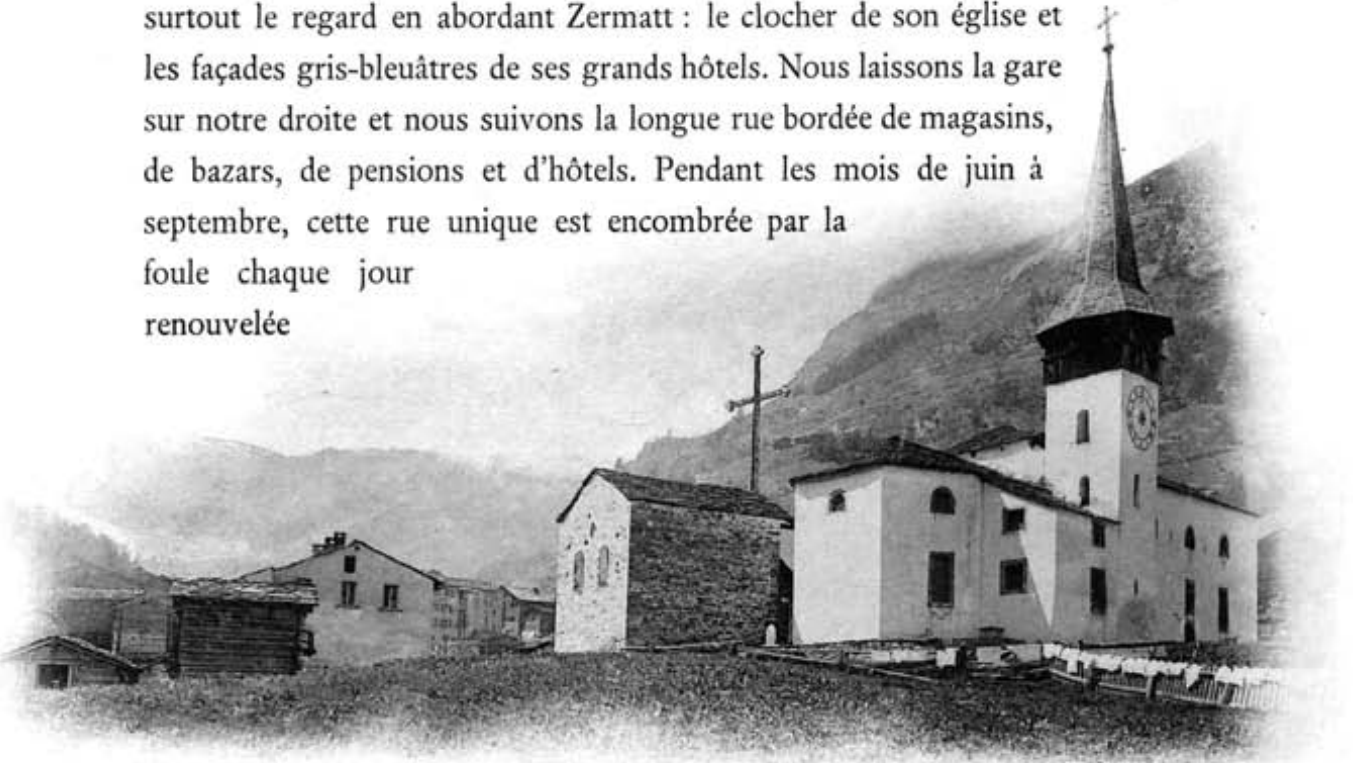
Zermatt! Décidément, ce nom sonore, si souvent proclamé par le monde, ne laisse personne indifférent, il retentit aux oreilles comme un cri de conquête et évoque, même chez ceux qui n'y sont jamais allés, des images grandioses et magnifiques. Etudions donc de près cette reine des stations alpestres de la Suisse.

Toujours forte, la première impression que l'on reçoit en arrivant à Zermatt varie naturellement selon le temps qu'il fait. Si le ciel est en fête, elle est très réjouissante ; s'il pleut, c'est tout le contraire. Nul n'a vu Zermatt en plein soleil sans en revenir enthousiasmé, mais la pluie y est intolérable, et pour y avoir passé par le mauvais temps, le touriste en rapporte des souvenirs détestables. C'est qu'ici le cadre fait tout le tableau, cachez-le derrière les nuages, il ne reste plus devant vous qu'un vulgaire village. « C'est le plus triste réduit de la vallée », dit M. Grad. Les ruelles en sont même si sales, si boueuses et si mal entretenues qu'il est à peu près impossible d'y circuler ; il faut donc s'enfermer dans les hôtels ce qui n'est pas divertissant. Les pierres sont pourtant assez abondantes tout à l'entour pour qu'il ne soit pas coûteux d'en consolider les chemins !



Rue de Zermatt

Abstraction faite de son incomparable paysage, deux choses attirent surtout le regard en abordant Zermatt : le clocher de son église et les façades gris-bleuâtres de ses grands hôtels. Nous laissons la gare sur notre droite et nous suivons la longue rue bordée de magasins, de bazars, de pensions et d'hôtels. Pendant les mois de juin à septembre, cette rue unique est encombrée par la foule chaque jour renouvelée



Eglise de Zermatt

des touristes. Depuis l'installation du chemin de fer, l'affluence des étrangers a notablement augmenté ; l'an dernier elle fut si grande que les hôtels ont dû refuser du monde, déversant leur trop plein sur Randa et Saint-Nicolas. Aux Anglais, qui constituent toujours la majorité des visiteurs, se mêlent des Français, des Allemands, des Italiens, des Russes, et, outre les ascensionnistes robustes, on y rencontre bon nombre de valétudinaires du catarrhe et de la sclérose. Par moments, les terrasses des hôtels exposées au soleil sont couvertes de ces malheureux éclopés, étendus sur des chaises longues et qui cherchent un regain de vie en humant l'oxygène plus énergique de la hauteur. Le soir, au retour de leurs excursions, les autres, ingambes et vigoureux, leur racontent les curiosités qu'ils ont vues. La conversation

*Hôtel du Mont-Cervin*

est animée dans les salons, mais nécessairement monotone ; elle roule à peu près exclusivement sur les ascensions possibles ou impossibles, sur le temps probable pour le lendemain, sur la table d'hôte du jour. Parfois un orchestre se fait entendre, on chante, on danse, et dans ce lieu naguères encore si abandonné, la vie mondaine bat son plein. ✧

Zermatt, perdu au fond de son étroite vallée, entrevu par de Saussure lors de ses célèbres voyages dans les Alpes, ne fut d'abord fréquenté que par des naturalistes, curieux de ses plantes et de ses minéraux. Depuis cinquante ans, le goût de la nature se propageant, les touristes y vinrent de plus en plus nombreux, mais jusqu'en 1852 il n'y avait pas d'installations pour les recevoir. Le docteur Lauber avait bien, dès 1839, obtenu du gouvernement le droit exclusif de loger les étrangers ; sa maison baptisée « hôtel du Monte-Rosa » ne disposait que de trois lits et ne pouvait héberger que dix à douze voyageurs dans l'année. On ne lira pas sans intérêt, dans l'ouvrage que F.-O. Wolf a publié sur la vallée de la Viège, l'histoire du développement de Zermatt ; nous avons d'ailleurs dressé, à la fin de ces

pages, une liste des principaux livres consacrés à cette localité, appelée sans doute à grandir encore, puisqu'une concession pour un chemin de fer au Gornergrat et au Cervin vient d'être accordée (février 1892) par le Conseil fédéral suisse aux héritiers de M. Heer-Bétrix, de Bienne, et à M. X. Imfeld, ingénieur à Hottingen.

Le véritable créateur de station estivale, fut Alexandre « papa Seiler » comme on du maître d'hôtel intelligent, de l'administrateur intègre et à Zermatt en 1855, de l'insuffisance des lors; il comprit im- avantages qu'il serait d'un lieu aussi ex-



M. Alexandre Seiler

beau. Il se donna pour tâche d'offrir aux étrangers un bon gîte, une nourriture copieuse et saine, et de leur faciliter, en multipliant les chemins, l'accès des sommités voisines. Aussitôt, il se mit à l'œuvre avec une énergie et une confiance sans bornes. Il

commença par agrandir l'Hôtel du

Monte-Rosa, qui demeura depuis lors sa station centrale; puis, il acheta et transforma l'Hôtel du Mont-Cervin qu'avait fait construire, quelques années auparavant, M. le conseiller d'Etat valaisan Clémens; enfin, il loua à



Hôtel du Mont-Rose

*Hôtel de Zermatt*

la commune le grand *Hôtel de Zermatt*. Ces trois maisons de premier ordre, aujourd'hui dirigées par la vaillante compagne de M. Seiler, devenue sa veuve en juillet 1891, par son fils, M. Joseph Seiler, et par quelques autres membres de sa nombreuse famille, donnent, comme nous le disions tout à l'heure, sa physionomie à Zermatt. Elles écrasent de leurs belles façades, aux larges fenêtres, les modestes chalets de l'ancien village, un peu surpris de se trouver en si somptueuse compagnie. Peu à peu, elles ont subi des perfectionnements, de sorte qu'elles sont citées partout aujourd'hui comme des modèles du genre.

D'ailleurs, les hôtels de M. Seiler ne sont pas les seuls de Zermatt; d'autres, plus petits, sont également fréquentés et recommandables, mais c'est chez les Seiler qu'il faut aller pour se rendre compte du jeu

*Zermatt près du pont du Trift*

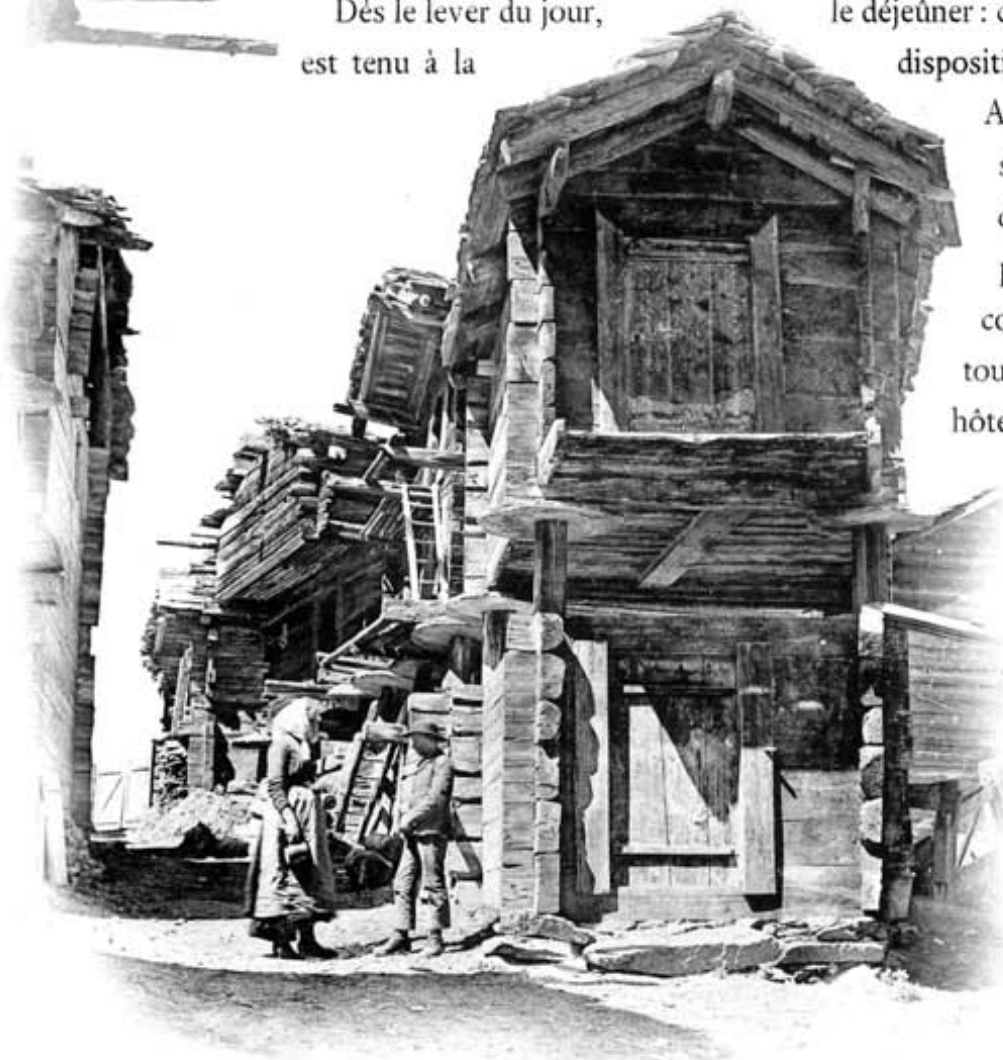
des multiples rouages mis en œuvre par l'industrie hôtelière, l'une des plus importantes et des plus fructueuses de la Suisse moderne.

Une armée de cuisiniers, de blanchisseuses, de bouchers, de boulangers, de femmes de chambre, tous admirablement policés sous la surveillance active des maîtres, assurent, du 1^{er} juin au 15 octobre de chaque année, la régularité du service et satisfont aux exigences parfois excessives de cosmopolites clients qui ne comprennent pas assez les difficultés inhérentes à l'entretien de plusieurs centaines de personnes à une altitude aussi grande.

Dès le lever du jour,
est tenu à la

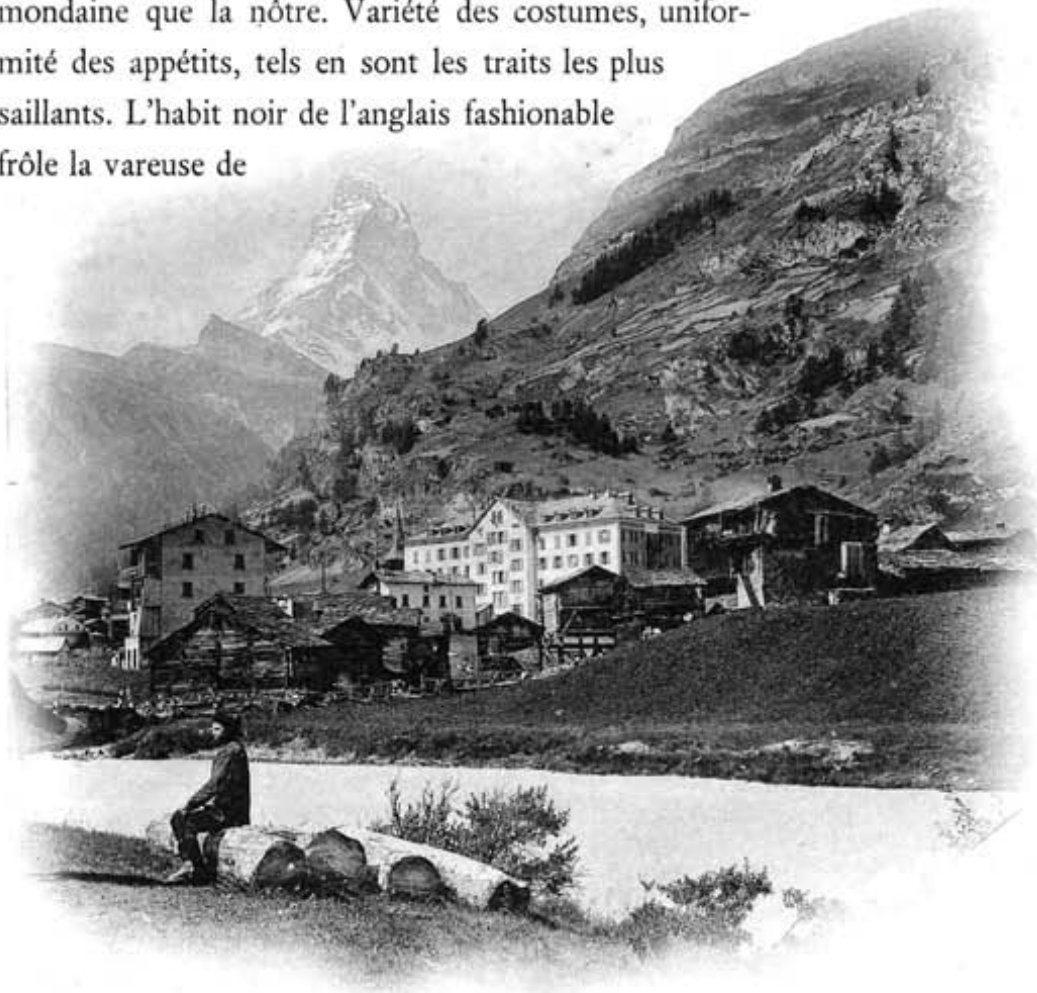
le déjeuner : café, thé, chocolat, etc.,
disposition des pensionnaires.

A midi, un *lunch* leur est servi et, à six heures et demie du soir, le repas principal, le « *dîner* » comme on l'appelle. Et tous les jours, dans les hôtels de M. Seiler, dans ceux du haut, au Rif-fel et au Schwarz-see, dont nous parlerons plus loin, aussi bien que dans ceux du bas, les mêmes repas, aux menus variés, sont servis aux mêmes heures, avec une ponctualité mathématique.



Une rue de Zermatt (Unterdorf)

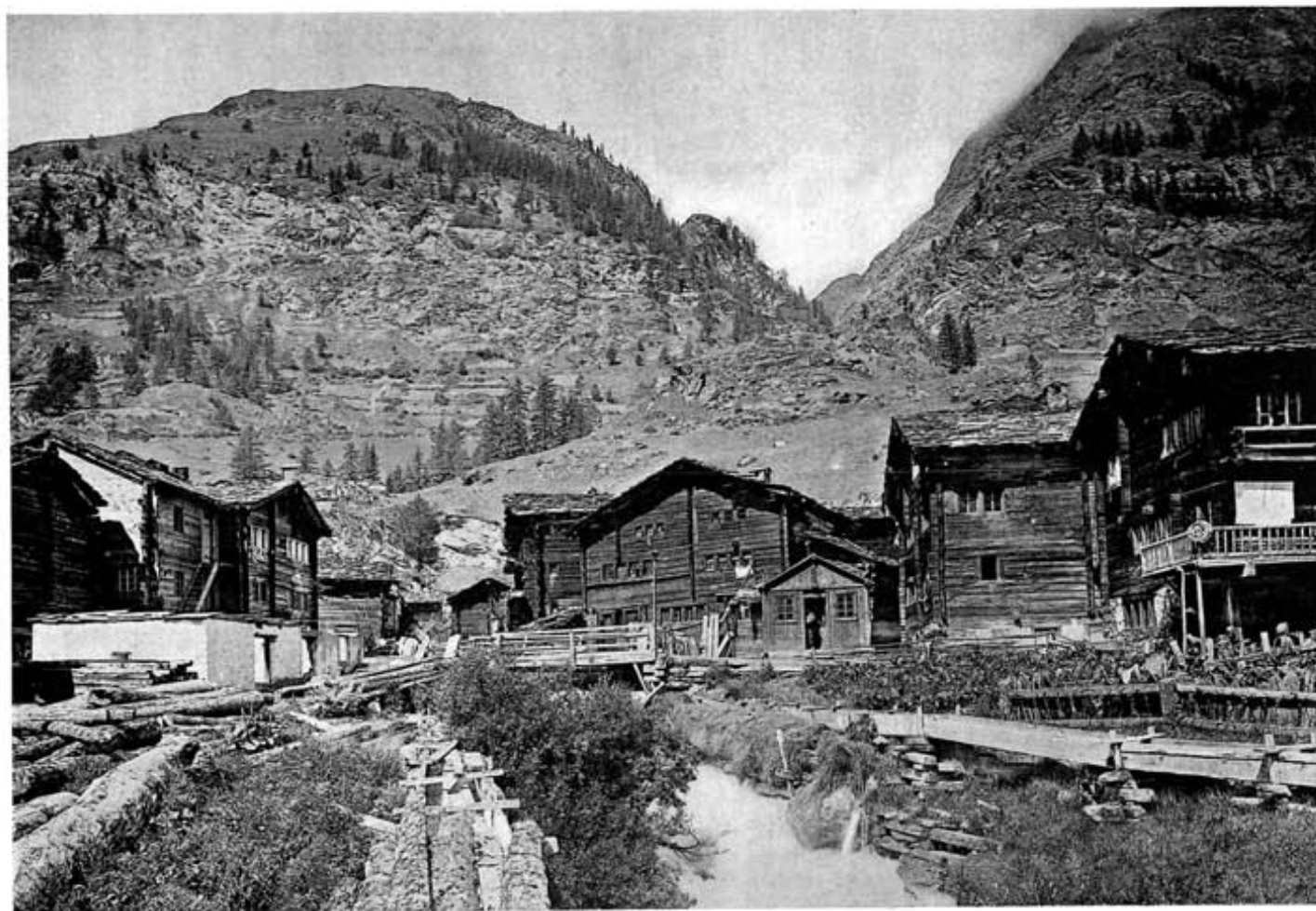
Le spectacle offert par les vastes salles à manger, à l'heure de la table d'hôte, demanderait à être décrit par une plume plus engourmande et plus mondaine que la nôtre. Variété des costumes, uniformité des appétits, tels en sont les traits les plus saillants. L'habit noir de l'anglais fashionable frôle la vareuse de



Zermatt et le Cervin

l'ascensionniste; les plastrons aux boutons d'or et les robes à traîne côtoient les chemises de flanelle et les jupons courts des clubistes des deux sexes. Ici, c'est un prêtre en soutane qui tend le plat, sérieusement allégé, à sa voisine, une longue Anglaise aux lunettes de couleur obstinées sur son nez; là, un officier en retraite, aux moustaches cirées, raconte, sans être écouté, ses campagnes d'antan dont l'intérêt est insuffisant pour ralentir les

ZERMATT ET LA VALLÉE DE LA VIÈGE



ZERMATT ET LE TRIFTBACH

coups de fourchette de ses inattentifs auditeurs ; plus loin, un gamin mal élevé — un petit Parisien pour sûr — à côté de sa maman trop débonnaire, scandalise les convives par son sans-gêne et l'étalage de sa malpropreté, ce qui n'arrête nullement, d'ailleurs, le gros monsieur d'en face, très fier d'être monté tout seul au Riffel, dans l'amusement problématique qu'il croit procurer à son auditoire par le récit exagéré de ses petites prouesses.



Ah ! les coquines de montagnes ! ce qu'elles creusent l'estomac et surchauffent l'imagination. Et comme il est agréable, le soir venu, tranquillement assis devant une bonne soupe fumante, de les satisfaire tous les deux, en comblant l'un par des mets savoureux et en apaisant l'autre par des histoires invraisemblables ! Pour des histoires, vous en entendrez assurément — et des fantastiques encore ! — pendant cette heure d'abandon et d'épanchement, si le sort vous a justement placé à proximité de ce brave Méridional, rondet et bon enfant, dont le monologue assourdissant alimentera tantôt vos rêves de visions effrayantes, tellement il y fait figurer de précipices sans fond, de gouffres, d'arêtes tranchantes, de chutes,



quement de glace, de pics abrupts, d'alpenstocks brisés, d'exténuations et de coups de soleil ! Grâce à son *tartarinoscope*, lui, qui n'est peut-être même pas monté jusqu'au Gornergrat, en a vu mille fois plus de ces accidents et de ces péripéties terrifiantes que vous, son voisin, qui rentrez du Mont-Rose ou du

Cervin et qui, pourtant, êtes bien obligé de tendre l'oreille à cette faconde, entraînant malgré tout, par son ardeur et son cocasse accent de conviction.

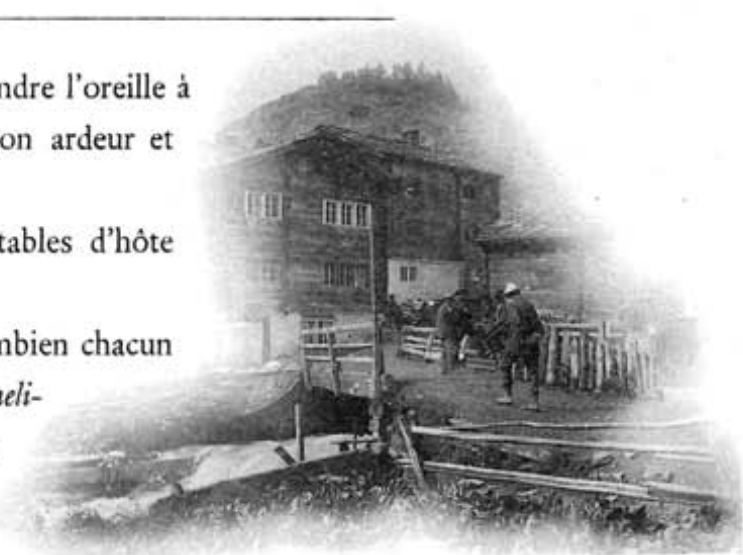
C'est en vérité un microcosme que ces tables d'hôte de Zermatt !

Que de diversité dans les mœurs ! Et combien chacun emporte avec soi ses habitudes ! Après le *meli-melo* obligé des repas en commun, chacun reprend ses allures accoutumées, les nationalités se rassemblent et les couches sociales, un moment confondues, se superposent. Les Allemands s'attardent à lire les gazettes dans le café de l'Hôtel du Mont-Cervin, en buvant une canette d'excellente bière — encore un bienfait de M. Seiler ; les Français hument, tout en causant ou jouant au billard, leur indispensable

café noir ; les Anglais, plus solennels, surtout lorsqu'ils sont accompagnés de leurs femmes, se réunissent au « salon » pour écouter patiemment de jeunes virtuoses s'exerçant à cet inévitable piano qui suit

l'homme partout, jusqu'aux plus inaccessibles limites des terres habitables.

Et pendant ce temps, les rêveurs et les mélancoliques — ceux-là se recrutent plus particulièrement dans les pays du Nord — s'en vont par les chemins sombres, écouter les bruits du soir qui font une musique autrement délicieuse, sous le ciel étoilé.



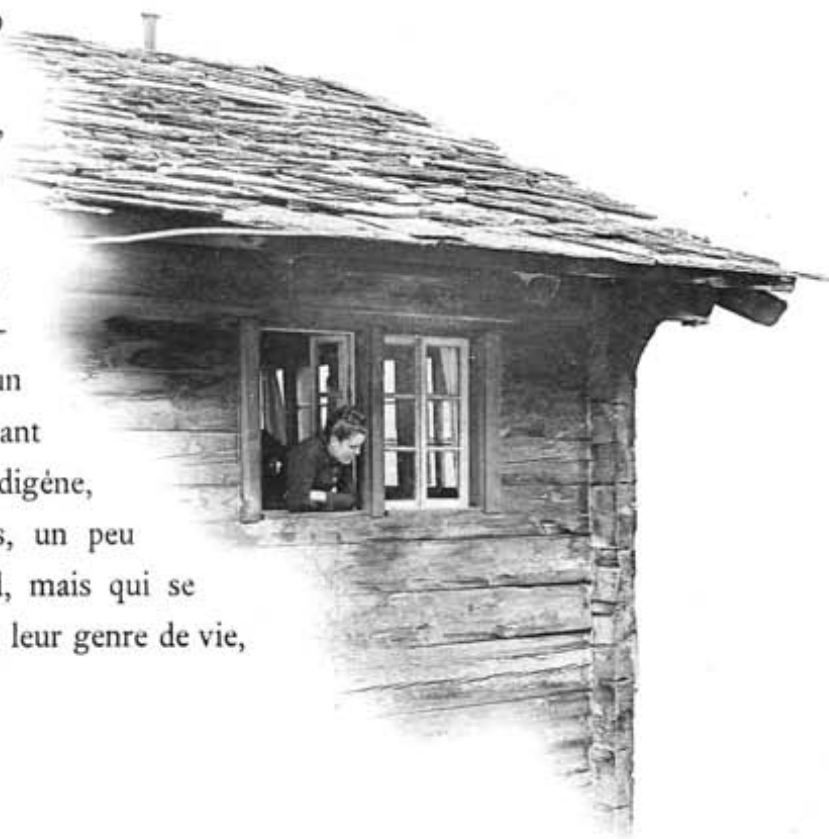


Eglise anglaise de Zermatt

La soirée passe paisiblement ainsi, fréquemment écourtée, d'ailleurs, par les préparatifs de quelque excursion projetée, qui vous fait gagner le lit de bonne heure, afin d'être plus tôt levé, dès l'aurore, le lendemain matin.

* * *

Un jour entier n'est pas de trop pour visiter le village de Zermatt, ses chalets, ses magasins, son église et son jardin de plantes alpines, adossé contre le flanc d'un mamelon, au sommet duquel a été construite la gracieuse chapelle anglaise, desservie pendant l'été par un ministre anglican. Il est intéressant aussi de se mêler à la population indigène, composée de très honnêtes gens, un peu rudes et froids au premier abord, mais qui se livrent peu à peu et vous initient à leur genre de vie,





*Intérieur d'une
cuisine de chalet*

à leur destinée toujours à peu près la même, faite surtout de lutte patiente contre les forces de la nature. Ce sont des agriculteurs, des pâtres et des bergers. Leur grande préoccupation est le soin de leurs troupeaux et de leurs cultures. L'hiver est long pour eux ; ils le passent au coin du feu, ne sortant guère de leurs demeures que pour porter la nourriture à leurs vaches ou à leurs moutons, disséminés dans les granges et les étables des environs. Quelques-uns s'en vont chasser un gibier de plus en plus rare, d'autres découpent le bois, le façonnent en mille objets, d'un art primitif, qui se vendent sûrement pendant l'été ; mais, en somme, leur vie hivernale ressemble beaucoup à celle de leurs grandes amies les marmottes, abondantes encore sur les hauteurs du voisinage. Elle est seulement entrecoupée par les

distractions du dimanche, les jeux de cartes entre voisins, les danses au son de l'accordéon, ou plus simplement les récits des légendes, faits par les vieillards dans la chambre spacieuse du chalet, modeste-

ment meublée, avec des images de sainteté pendues aux murs, mais confortable et si proprette toujours, qu'elle contraste avec l'aspect du chalet vu du dehors.

En été, c'est tout autre chose ! Pendant que les femmes vont aux champs et se livrent à toutes sortes de métiers masculins — c'est une femme, par exemple, qui exerce la profession de barbier, — les hommes s'emploient à guider les étrangers, et parmi eux se rencontrent des maîtres dans ces difficiles fonctions, je veux dire des individus au pied solide, au coup d'œil assuré, sur qui le vertige n'a pas de prise et qui, en même temps, ont reçu assez d'instruction pour renseigner le voyageur sur la topographie de la contrée, sa faune, sa flore et sa constitution minérale. On les voit, matin et soir, aux abords



Intérieur d'un chalet



des grandes maisons hospitalières, devant les Hôtels du Mont-Rose et du Mont-Cervin en particulier; ils se tiennent là à la disposition des touristes, prêts à s'engager à des prix tarifés et variant selon la durée de l'excursion et les difficultés qu'elle présente.

C'est alors qu'on peut les observer,



Devant l'Hôtel du Mont-Rose

il y en a de tous les âges : des très vieux qui ont bravé les pires dangers des hautes cimes, et des tout jeunes, prêts à exposer leur vie sur les sommets invaincus, parce qu'il en est de ces gens-là comme des marins : ils ont l'héréditaire nostalgie des épouvantes, un sentiment passionné pour leur grande maîtresse, la montagne, non moins terrible que la mer, à certaines heures.

Ils se distinguent à leurs vêtements de laine grise, à leurs corps secs et noueux, à leurs regards limpides et francs, à leurs têtes redressées par l'habitude de toujours regarder vers le ciel, et à leur expression en général modeste et douce. Il va sans dire que tous n'ont pas la même valeur, mais même parmi ceux qui ne sont pas des guides officiels, en ce sens qu'ils n'ont pas reçu le diplôme que leur confère le gouvernement valaisan, à la suite d'examens spéciaux, il s'en trouve de très suffisants pour diriger les

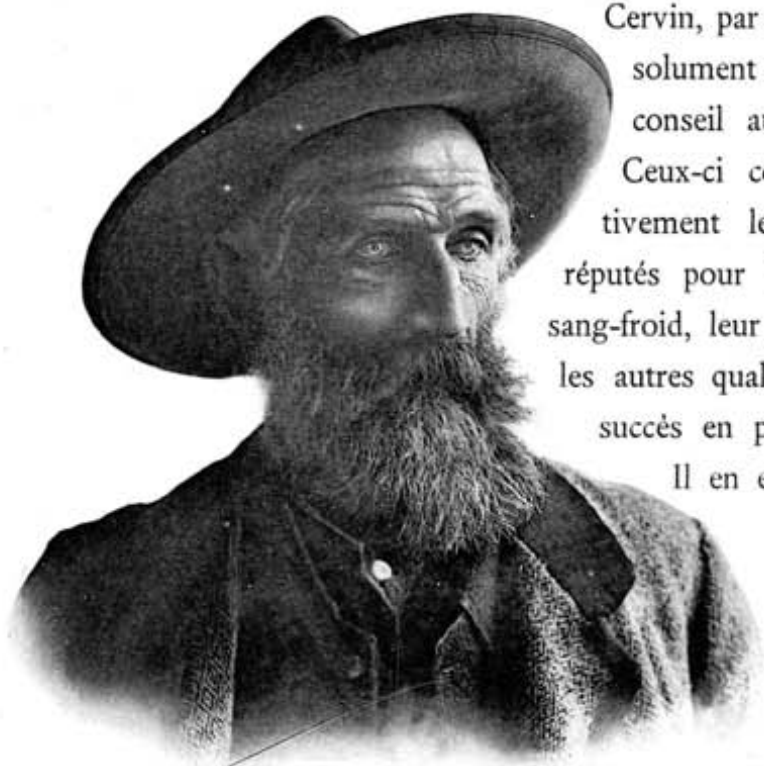


excursions courantes, les seules dont nous parlerons ici. Toutefois, lorsqu'il s'agit d'entreprendre de grandes ascensions, celles du Lyskamm ou du

Cervin, par exemple, il faut absolument choisir et demander conseil aux maîtres d'hôtel.

Ceux-ci connaissent nominativement les guides les plus réputés pour leur bravoure, leur sang-froid, leur prudence et toutes les autres qualités qui assurent le succès en pareille circonstance.

Il en est dont le nom est



Brantschen

célèbre dans le monde des alpinistes. Tels les Brantschen, les Knubel, les Taugwalder.

Tenez, voici justement devant l'église le fils Pierre Taugwalder, le seul survivant avec Whymper de la lugubre catastrophe du 15 juillet 1865, et quoique un quart de siècle se soit écoulé depuis lors, il reste encore dans le regard myope de ce petit homme trapu, fumant paisiblement sa pipe, ramassé sur lui-même, quelque chose de l'effroi de cette journée inoubliable, où la



Pierre Taugwalder



Peter Knubel

mort le frôla de son aile, de ce moment terrible qui passa « avec la rapidité de l'éclair », où il vit le guide Michel Croz, Hadow, Hudson et lord Douglas « rouler d'abîme en abîme, jusque sur le glacier du Cervin ».



Curé Welschen

Oh! la belle et forte race que cette race de vaillants montagnards, pieux et fidèles. Nulle n'aime mieux son sol natal, nulle n'est plus attachée à la foi de ses ancêtres. Ces mêmes hommes si ardents, si téméraires devant le danger, prient Dieu comme de petits enfants; on ne les décide jamais, même à prix d'or, à partir avant d'avoir prononcé leurs vœux devant les autels, et il faut les voir se presser à la messe, le dimanche, confiants et respectueux, ou les jours de fête porter les saintes bannières en chantant des litanies. Les habitants de Zermatt, au nombre de cinq cents environ, sont tous catholiques; ils



Une rue de Zermatt (Oberdorf)

font partie d'une paroisse depuis longtemps indépendante, dirigée en dernier lieu, pendant de longues années, par un excellent homme, M. le curé Welschen, originaire de Zermatt même.

L'église principale, dédiée à saint Maurice, est située au centre du village ; elle est simple et modestement décorée. « Son joyeux carillon aux refrains naïfs, dit M. Alfred Cérésolle, retentit chaque matin et chaque soir de dimanche et de jour de fête.



Un ensevelissement à Zermatt

Lorsque quelque danger,
quelque orage, quelque neige
intempestive menace la paix

de la vallée et le repos des foyers, c'est lui qui jette l'alarme dans les cœurs
et les convie à la prière. » Le même auteur nous apprend, dans son livre si

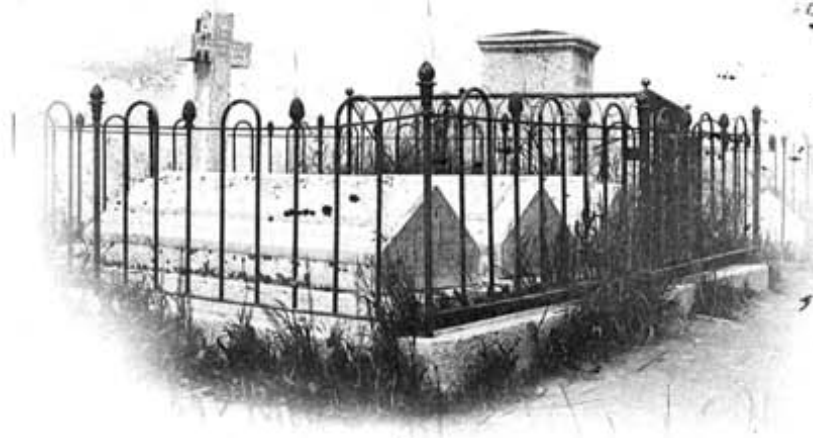
documenté sur Zermatt, que « des quatre cloches qui sont
suspendues au clocher de l'église, trois portent une

inscription. La plus petite en est dépourvue. Sur la seconde, dédiée à sainte Agathe, on lit ces mots : *Vivat fraternitas. S. Agatha, 1697.*

La troisième, fondue en 1640, est dédiée à la sainte Vierge et à saint Théodule, patron du Valais. La quatrième, la plus



Tombeau de Michel Croz



Tombeaux de Hadow, Wilson et Hudson

grande, consacrée à la sainte famille et à la sainte Trinité, fut fondue à Täsch, en 1702. »

Autour de l'église se trouve le cimetière, un pauvre petit cimetière où reposent, entre autres, ceux que les cîmes farouches d'alentour ont tués. Au sud du temple, sous un bloc de granit, est la tombe de Michel Croz, sur laquelle on lit : *A la mémoire de Michel-Auguste Croz, né au Tour, vallée de Chamonix, en témoignage de regrets de la perte d'un homme brave et dévoué, aimé de ses compagnons, estimé des voyageurs. Il pèrit non loin d'ici en homme de cœur et guide fidèle.* Au nord, les tombes de Hadow et Hudson, puis celle de K. Wilson, mort d'une chute au Riffelhorn, celle d'un officier russe, Edouard von Grote, précipité au fond d'une crevasse en traversant de Saas à Zermatt, etc. Sur les autres tombeaux, sont dressées de



petites croix de bois portant les noms des défunts. Et tous les jours on voit auprès, des parents agenouillés qui pleurent en récitant des prières.

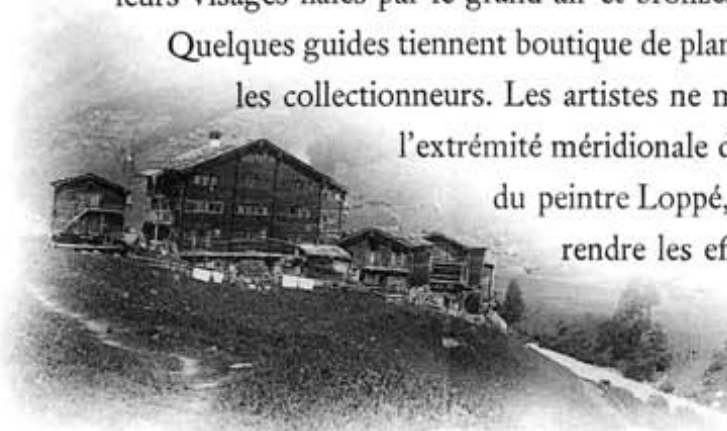
L'abondance des étrangers a attiré à Zermatt de nombreux industriels : pharmacien, fleuriste, photographe, libraire, marchands de costumes montagnards, de souliers ferrés, de piolets et de cannes

Zermatt de nombreux tographe, libraire, costumes montagnards, de souliers ferrés, de piolets et de cannes.



Les bazars surtout sont bien achalandés, on y peut acheter toutes sortes de primeurs, les fruits des pays chauds et les journaux de partout ; ce qu'il y manque, par contre, ce sont les costumes de la contrée : j'y ai demandé vainement le chapeau féminin valaisan à cylindre enveloppé de rubans de couleur. Il est vrai qu'on ne le voit plus guère porté, ce chapeau si caractéristique, sauf les jours de grande fête, et encore ! Les femmes se parent d'un simple foulard vivement coloré, qui, tout simple soit-il, sied bien à leurs visages hâlés par le grand air et bronzés par le soleil.

Quelques guides tiennent boutique de plantes et de minéraux que visitent les collectionneurs. Les artistes ne manquent pas d'aller admirer, à l'extrémité méridionale du village, la galerie de tableaux du peintre Loppé, dont le pinceau est si habile à rendre les effets de lumière sur les glaciers, et, dans un salon de l'Hôtel de Zermatt, ils vont étudier un chef-d'œuvre de patience et d'exactitude, le



Chalets d'Oberdorf

relief du massif du Monte-Rosa, modelé par l'ingénieur Imfeld, l'un des plus grands connaisseurs de la haute montagne suisse.



Village de Winkelmaten

Si l'on désire prendre une idée générale de la situation topographique de Zermatt, le mieux est de remonter la grande rue jusqu'à Oberdorf, la portion la plus élevée et la plus pittoresque du village. La rue, dès lors, se prolonge en un sentier qui côtoie la rive gauche du *Gornerbach*, ruisseau descendant à peu près en ligne droite du glacier de Gorner et qui, avec le concours de ses trois affluents, le *Triffbach*, le *Z'muttsbach* et le *Findelenbach*, constitue la source de la Viège de Gorner, laquelle gagne rapidement les pentes situées en aval de Zermatt où nous l'avons déjà rencontrée.

Nous traversons le ruisseau sur le premier pont à notre gauche et nous montons au sommet d'un monticule couvert de jeunes sapins, qui domine le hameau de *Winkelmaten* (1676 mètres).

De cet endroit peu élevé, le regard se promène sur l'hémicycle des montagnes. Le Cervin, se détachant nettement sur le ciel, marque à peu

près le sud, tandis qu'au pôle opposé, on aperçoit en face de lui, tout au bout de la vallée, les crêtes blanches des Alpes bernoises. Devant le Cervin et beaucoup au-dessous de lui, on remarque la pointe sombre et déchirée du Mont-Hörnli dominant à son tour les riches pâturages de Staffelalp, au haut desquels se détache une maison isolée, construite en 1887, l'Hôtel du



Village de Platten

Schwarzsee (2590 mètres), appartenant à M. Seiler et qui prend son nom du joli petit « Lac noir » situé tout auprès.

A droite du Cervin, c'est-à-dire contre son flanc occidental, des masses gigantesques de glace stratifiée s'inclinent vers le glacier de Z'mutt, d'où s'écoule le ruisseau du même nom qui rejoint le Gornerbach au pied du Staffelalp. Dans l'espace compris entre ces deux torrents reposent sur une pente très douce les hameaux de Platten (1737 mètres) et d'Aroleit, auxquels on rend visite en allant aux gorges du Gorner, creusées dans le rocher qui nous masque

Les Douleurs Beaurivier (France)
 Me suis rappe. après un long voyage
 Des gorges du Gorner, j'ai vu la profondeur
 Et de roches sans nom admiré la hauteur
 J'ai senti sans mes pieds grandir le sentier abîmé
 Et reconnu de Dieu la plus haute sublimité
 Le Name (d'orthographe) Française
 Homme est un être
 H.

Autographe relevé sur le livre des étrangers visitant les gorges du Gorner



CASCADE DU GORNER



GORGES DU GORNER SUPÉRIEURES

en partie l'un des plus beaux joyaux de la contrée, le glacier de *Boden*, terminaison de plusieurs glaciers convergeant les uns vers les autres et dont le principal est celui de *Gorner*. Ces gorges sont depuis quelques années accessibles sur toute leur longueur, grâce aux solides galeries qu'y ont construites les frères *Taugwalder* et *Lauber*; elles sont étroites, profondes, bruyantes et sauvages, nul ne s'y rend sans en rapporter une forte impression.

De notre observatoire, nous contemplons à mi-hauteur de fraîches prairies où paissent les troupeaux de vaches, des champs d'orge, d'avoine et de seigle découpés en rectangles par des petits murs de pierres entassées, des sentiers conduisant aux nombreux chalets disséminés sur les premières assises des monts. Au-dessus d'eux, ce sont des forêts de pins, de mélèzes et d'arolles, surmontées de roches nues et finalement de neiges éternelles.



Gorges du Gorner

A l'est du *Cervin*, s'étale le vaste plateau de glace qui le relie au *Breithorn* avec le col de *Saint-Théodule* ou *Matterjoch* (3322 mètres), qui conduit à *Valtournanche*. C'est le plus fréquenté et le plus facile des hauts passages des environs de *Zermatt*; il est célèbre depuis les séjours qu'y

ZERMATT ET LA VALLÉE DE LA VIÈGE



PONT SUR LA ZUM MUTH

en allant aux gorges du Gorner

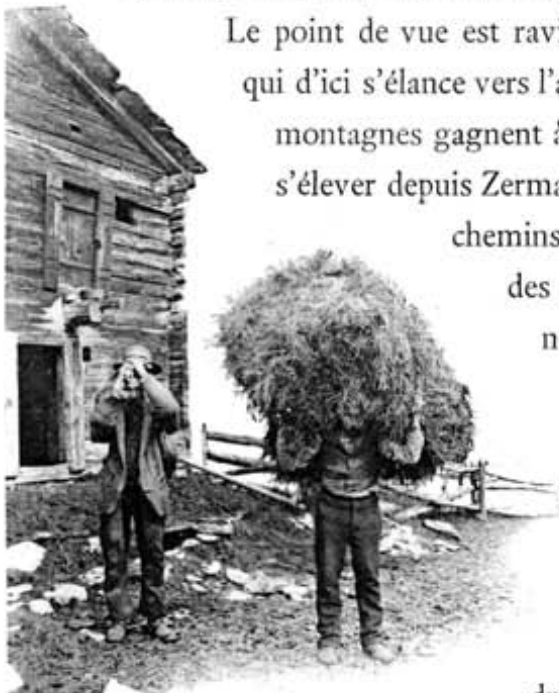
firent Horace-Bénédict de Saussure en 1792, et plus tard M. Dolfuss-Ausset. Ce dernier fit construire en 1865, au bord d'une arête dénudée, une petite maison de bois, consolidée dans la suite par un mur de pierre, et qui fut habitée pendant plus d'une année par les frères Melchior et Jacob Blatten, chasseurs de chamois et le cantinier de Valtournant. M. Dolfuss-Ausset avait confié la tâche d'observations quotidiennes en vue de déterminer le mode de formation des glaciers. C'est là encore que M. Ed. de Freudenreich, de Berne, fit pendant l'été de 1884 des lavages d'air au moyen de procédés perfectionnés, qui lui permirent de constater l'extrême rareté, l'absence presque absolue de germes microbiens en ces régions.

Le Petit Mont-Cervin et le Breithorn sont cachés pour nous par l'éperon du Riffel, mais nous admirons dans tout leur éclat les glaces descendant du Théodule jusqu'aux glaciers de Gorner et de Furggen, dont les nuances légèrement bleuâtres se mêlent aux teintes roses, grises et vertes des roches voisines. En nous tournant vers l'est, nous voyons



Coucher du soleil sur la chaîne des Mischabels

la gorge de Findelen que l'on gravit pour atteindre au Stellisee, et, tournant encore du côté du nord, voici devant nous la large échancrure de la vallée de la Viège bordée à droite par les cimes du Mischabel, à gauche par le Mettelhorn, les rochers du Kühberg et la gorge du Trift dont le torrent descend du Gabelhorn. Enfin à nos pieds Zermatt.



Le point de vue est ravissant, mais à l'exception du Cervin qui d'ici s'élance vers l'azur dans toute sa majesté, les autres montagnes gagnent à être considérées de plus haut. Pour s'élever depuis Zermatt, on a l'embarras du choix, car les chemins sont bien entretenus et le nombre des promenades est considérable. Nous ne donnerons à leur propos aucun conseil aux touristes, le mieux étant toujours d'aller à l'aventure selon son propre goût et ses curiosités particulières. D'ailleurs, les gens pressés consulteront avec profit les itinéraires dressés pour eux dans les guides de

voyageurs. Disposât-on d'une saison entière, on pourrait, sans s'éloigner beaucoup de Zermatt, varier tous les jours les excursions.

* * *



La plus réputée est celle du Gornergrat. Nous quittons

l'hôtel dès avant l'aube. Sur la crête dentelée des montagnes flottent ces nuages rosés, ces subtiles vapeurs aux métamorphoses incessantes qui sont dans la grande lumière matinale le prélude du beau jour qui va venir. Les guides sont déjà prêts pour le départ ; des caravanes s'organisent, on entend le cliquetis des cannes ferrées sur les pavés et les cris de joie des montagnards saluant, le cœur rempli d'allégresse, les premiers feux de l'aurore. Il y en a des centaines dans la grande rue de Zermatt, de ces montagnards d'occasion qui, mus par une même aspiration vers la lumière, vont bientôt se disperser dans toutes les directions et gravir les chemins enchantés qui conduisent aux sommets.



Pont sur la Zum Muth

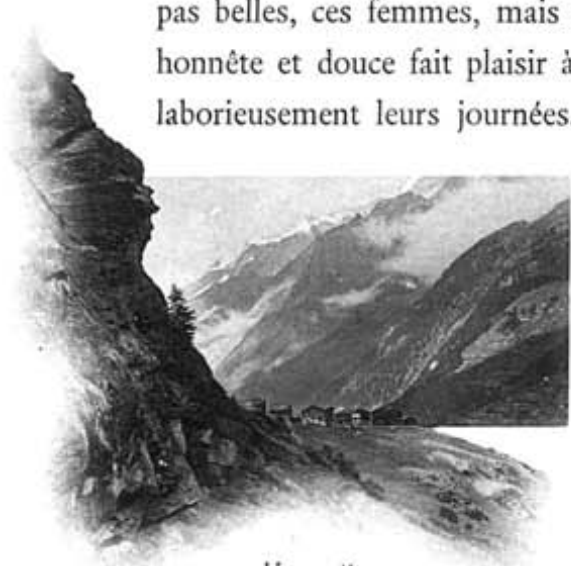
Quant à nous, nous reprenons le sentier pierreux, bordé de barrières en bois, jusqu'à Winkelmaten, et, tournant à droite, nous traversons le Findelenbach pour, un peu après, monter dans la forêt de pins dont l'ombre recouvre de gros bouquets de roses des Alpes.

Nous croisons des femmes portant le lait au village, d'autres, agenouillées, travaillent la terre, leur maigre nourrice, et d'autres encore conduisent leurs troupeaux vers les pâturages. Le soleil qui vient de surgir derrière le Mont-Rose, caresse de ses rayons leurs fronts brunis. Elles ne sont certes pas belles, ces femmes, mais robustes et bien campées, leur physionomie honnête et douce fait plaisir à voir, elles vont d'un pas alerte et occupent laborieusement leurs journées. Les enfants, drôlement accoutrés, ont l'air

de petits vieux dans leurs longues robes et les bonnets qui enserrent leurs têtes ; mais quelles joues ! combien le sang circule, vif et fort, dans ces jeunes corps nourris en pleine lumière !

Nous traversons des groupes

de chalets, de granges construites sur un même modèle, avec des poutres de mélèzes enchâssées les unes dans les autres, reposant sur quatre ou six piliers de pierre surmontés de larges plateaux schisteux qui garantissent les provisions contre l'accès des souris et des campagnols. L'intérieur est généralement divisé en deux étages dans lesquels sont



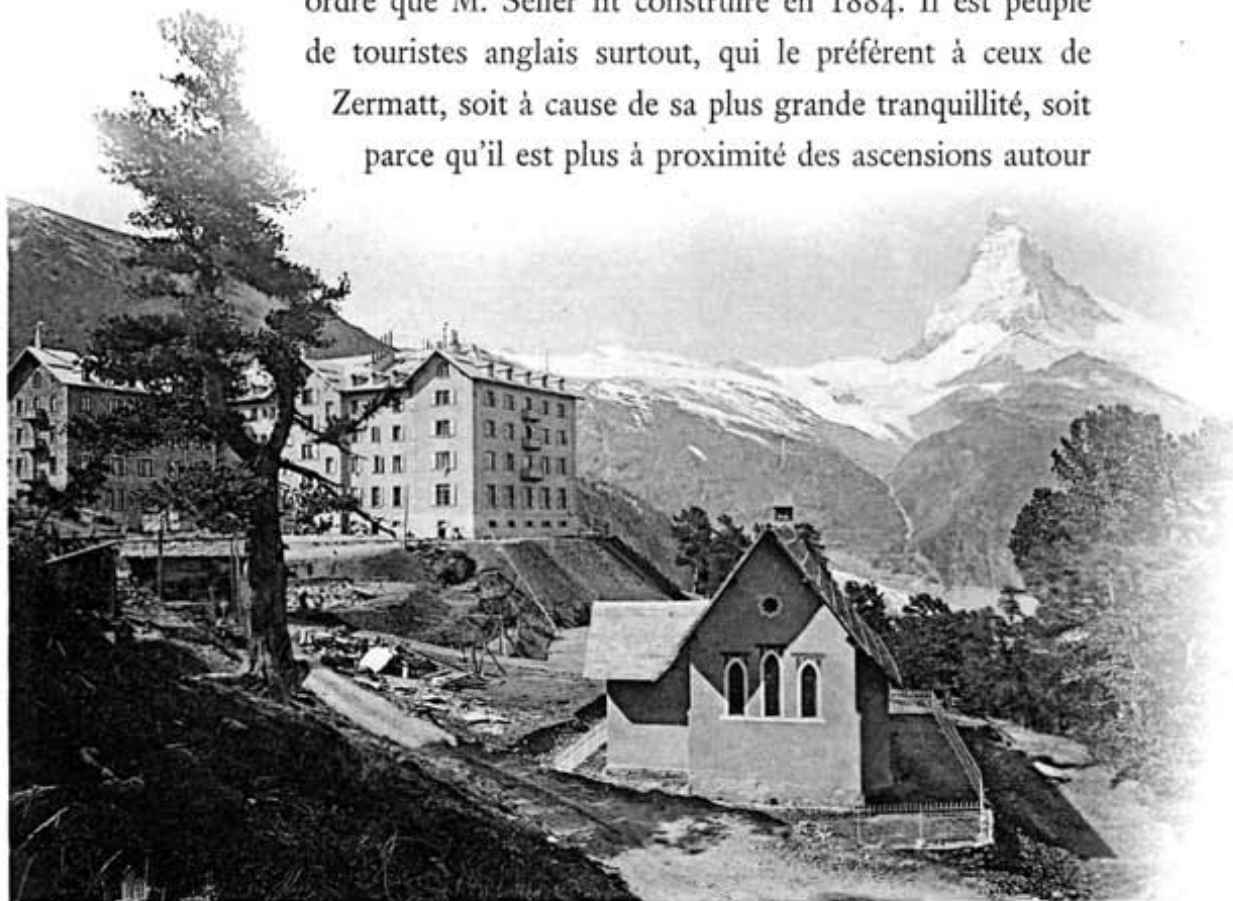
Heumatt



Terrasse du Riffelalp

entassées les récoltes. Souvent, le rez-de-chaussée est disposé en écuries pour les chèvres et les moutons.

En une heure d'ascension facile nous atteignons le *Riffelalp* (2227 mètres). Plusieurs sentiers se rencontrent sur la terrasse d'un grand hôtel de premier ordre que M. Seiler fit construire en 1884. Il est peuplé de touristes anglais surtout, qui le préfèrent à ceux de Zermatt, soit à cause de sa plus grande tranquillité, soit parce qu'il est plus à proximité des ascensions autour



Hôtel du Riffelalp

du Mont-Rose. Auprès de l'hôtel, on commence à construire des demeures particulières, et vraiment on ne saurait choisir un plus beau lieu de villégiature, le panorama est l'un des plus grandioses qui soit au monde. En face de soi la pyramide du Cervin, les glaces de la Waldfluh, la Dent-Blanche (4364 mètres), l'Ober- (4073 mètres) et l'Unter-Gabelhorn (3398 mètres), le Trifthorn (3737 mètres), le Rothhorn

(4223 mètres), le Schallihorn (3978 mètres) et la pointe incomparable du Weisshorn (4512 mètres). Et autour de ces premiers rôles, un luxueux cortège de dents, de flèches, d'obélisques figurent sur cet indicible théâtre. Où trouver des mots assez justes, assez sonores et assez clairs pour exprimer comme il conviendrait, tout ce qu'il y a de désordonné, de bouleversé et d'harmonieux pourtant dans de pareilles magnificences ! Hélas ! combien est misérable notre vocabulaire !



Chalets du Riffelalp

L'habitant des plaines qui n'a, je suppose, jamais mis le pied dans le domaine des régions élevées, arrivé là sans beaucoup de peine, n'aura pas besoin d'y faire un long séjour pour éprouver, s'il est tant soi peu artiste, une joie profonde et sereine. Une joie mêlée d'humilité aussi, car il sentira combien sont impuissants nos procédés d'art pour rendre compte de tant de grandeur et exprimer, afin de la faire goûter à d'autres, à la foule paresseuse qui reste attachée à la terre, combien est bienfaisante cette demi-conquête du ciel.



Eglise anglaise du Riffelalp

Elles sont pâles et mesquines, les descriptions qu'on en a données, elles se traînent misérablement dans le relatif de nos formules conventionnelles,

dans leur exiguité et leur insuffisance,

tandis que la nature qui leur sert de modèle touche presque toujours à l'absolue beauté ; elle dépasse de cent fois cent coudées, en sublimité de lignes, en intraduisibles nuances, en profondeur et en pureté, les rêves de l'imagination la plus exaltée.

C'est ainsi que les plus belles pages de la peinture et de la poésie ne

donnent jamais qu'un reflet amoindri

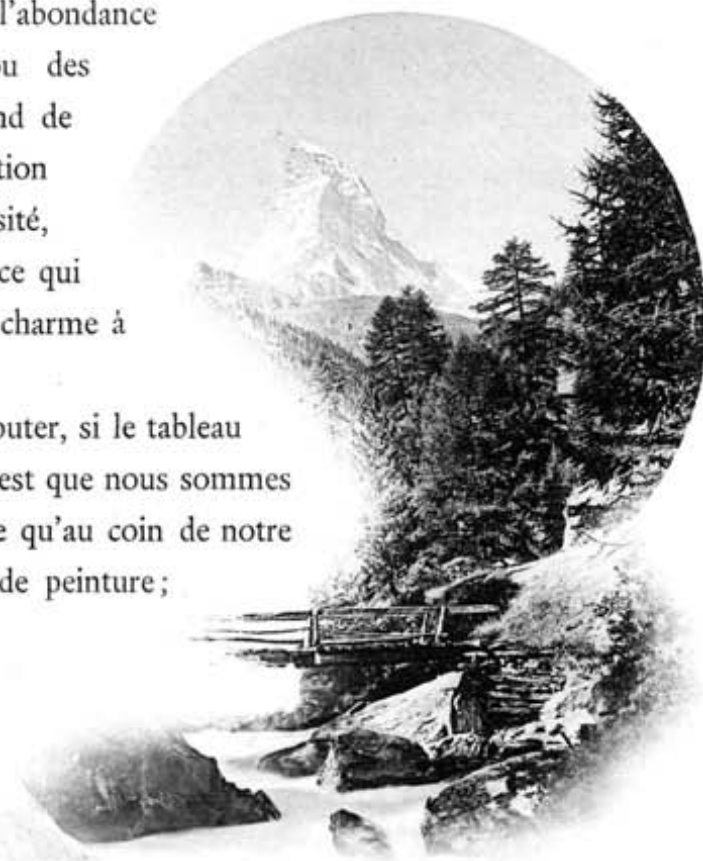
de l'incomparable réalité qui, par un ciel limpide, frappe ici nos regards ; elles ne représentent qu'un état momentané de l'aspect incessamment métamorphosé de ces grands corps de pierre, alors que leur vraie beauté résulte de ces changements mêmes, des

jeux de la lumière, de l'abondance variable des nuages ou des vapeurs montant du fond de la vallée, de la proportion des ombres, de leur intensité, de leur coloris, de tout ce qui est muable et perd son charme à être fixé.

D'ailleurs, il faut l'ajouter, si le tableau nous touche si fort ici, c'est que nous sommes dans un autre état d'âme qu'au coin de notre feu ou dans un musée de peinture ;



Porteurs du Riffelalp



notre capacité de sentir et de comprendre est plus grande. Aiguisés par la marche, par l'oxygène purifié qu'ils respirent, nos organes tressaillent davantage aux enchantements du monde extérieur, et pour bien faire il faudrait profiter de cette phase d'excitation physiologique, d'amplification de force vitale, du sentiment de plaisir, de joie infinie qui l'accompagne, pour prendre la plume ou le pinceau et pour décrire.



Montant au Gornergrat

Trois cents mètres d'ascension sur la pente adoucie d'un chemin très soigneusement entretenu et voici, dans une situation plus superbe encore, l'*Hôtel de Riffelberg* (2569 mètres) où, grâce au système des contremarques imaginé par M. Seiler, on peut immédiatement s'asseoir à table d'hôte, les billets délivrés dans les hôtels de Zermatt



donnant droit à un repas. Il y a là encore beaucoup de monde, des passants davantage que des pensionnaires, car on est déjà assez haut pour qu'il fasse

froid en plein été, la pluie y tombe souvent en neige au mois d'août, et comme il n'y a plus d'arbres, on ne sait comment s'abriter contre les ardeurs du soleil et les sauts brusques de température.

C'est une continuelle



Devant le Riffelberg

ZERMATT ET LA VALLÉE DE LA VIÈGE



RIFFELBERG ET CERVIN

procession de mulets et de chaises à porteur. A proximité de l'hôtel, la route se bifurque. L'un de ses rameaux conduit au sombre rocher du *Riffelhorn* (2931 mètres), dont l'ascension sans grand danger nécessite cependant une certaine prudence et au pied duquel, dans un minuscule vallon, reposent les eaux calmes, transparentes, de deux petits lacs où se mire le Cervin. L'autre rameau monte, en moins d'une heure, jusqu'au sommet du *Gornergrat* (3136 mètres) marqué par une modeste cantine où se débitent des rafraîchissements.

L'arrivée au sommet est une féerie, quelque chose d'inimaginable, la



Le Riffelhorn et le Cervin

« symphonie des montagnes », une « cantate des Alpes au soleil », pour emprunter des expressions à Amiel, le philosophe-poète. Aux cimes d'ouest que nous avons citées s'ajoutent ici, pour faire de ce point de vue le roi des panoramas alpestres, celles des Mischabels, le Dom (4554 mètres) et le Täschhorn (4102 mètres); puis, l'Alphubel (4207 mètres), l'Allalinhorn (4034 mètres), le Rimpfischhorn (4203 mètres), le Strahlhorn (4191 mètres), les deux plus hautes pointes suisses du Mont-Rose : la Nordend (4612 mètres) et la Dufourspitze (4638 mètres), séparées par le petit col du Sattel (4490 mètres), ainsi nommé à cause de sa forme en

*Cabane du Gornergrat*

selle de cheval; puis, en descendant de l'est vers le sud, le Lyskamm (4538 mètres), les Jumeaux : Castor (4230 mètres) et Pollux (4094 mètres), le Breithorn (4171 mètres) et le petit Mont-Cervin (3686 mètres). Toutes ces montagnes souveraines, à l'exception de la dernière, dépassent 4000 mètres d'altitude; elles étalent jusque dans les vallons qui les séparent, leur royal manteau de neige dont les franges sont d'éblouissants glaciers, miroirs gigantesques réfléchissant les radiations célestes qui vous pénètrent et vous réchauffent jusqu'au fond de l'âme. Elles sont toutes également imposantes; chacune possède son caractère propre qui, par certains côtés, attire les préférences; cependant, on ne saurait décerner la palme à aucune d'elles en particulier, non, pas même à la cime du Mont-Rose. Celle-ci, en effet, ne domine pas les autres autant qu'on pourrait le croire, étant donnée sa plus grande altitude; cela est dû à ce qu'on la voit de trop près. Il faut se reculer jusqu'au Mettelhorn pour qu'elle acquiert sa suprématie. Les géants gagnent à être contemplés à distance.

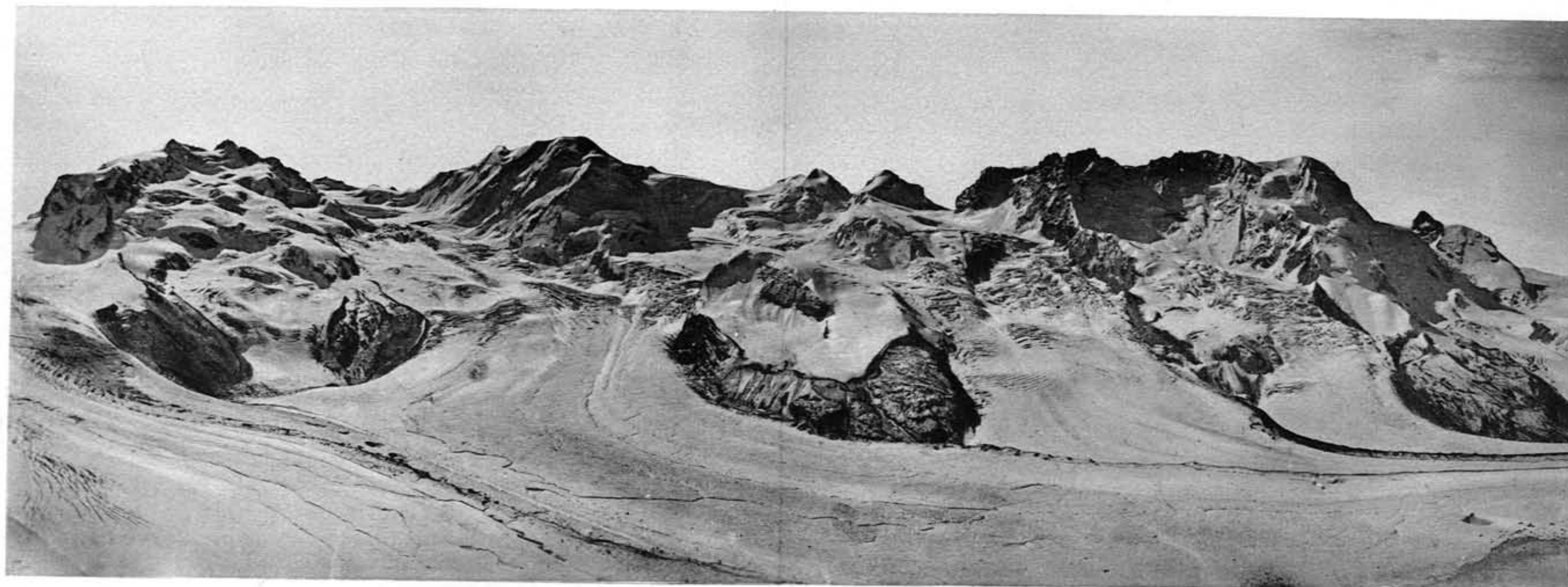
Accessible à tout le monde, le Gornergrat est suffisant pour communiquer à ceux qui n'osent pas affronter les dangers de la haute montagne, un avant-goût des impressions que l'on y éprouve, de ces émotions violentes qui enthousiasment, accaparent l'être tout



entier et ne laissent monter aux lèvres que de brèves paroles, des cris d'admiration et de reconnaissance. N'y bravant aucun péril, on y triomphe sans gloire; mais, en compensation, l'esprit et le cœur, moins agités, y saisissent sans inquiétude (sans ce souci du retour qui distrait toujours sur les sommets difficiles) les rapports mystérieux des choses et leurs harmonies cachées. Malheureusement, le Gornergrat est si fréquenté qu'il est rare de n'être pas gêné par la foule banale des touristes; aussi doit-on s'y attarder jusqu'au coucher du soleil si l'on désire la solitude indispensable pour goûter toute la poésie de la nature, ou bien faut-il s'en éloigner quelque peu, franchir, par exemple, la crête déchirée qui le prolonge et pousser jusqu'au *Hobthäligrat* (3289 mètres), d'où l'on jouit de la même vue, plus paisible et plus silencieuse.

De toutes manières, il est avantageux d'en revenir aussi tard que possible

ZERMATT ET LA VALLÉE DE LA VIÈGE



PANORAMA DU GORNERGRAT

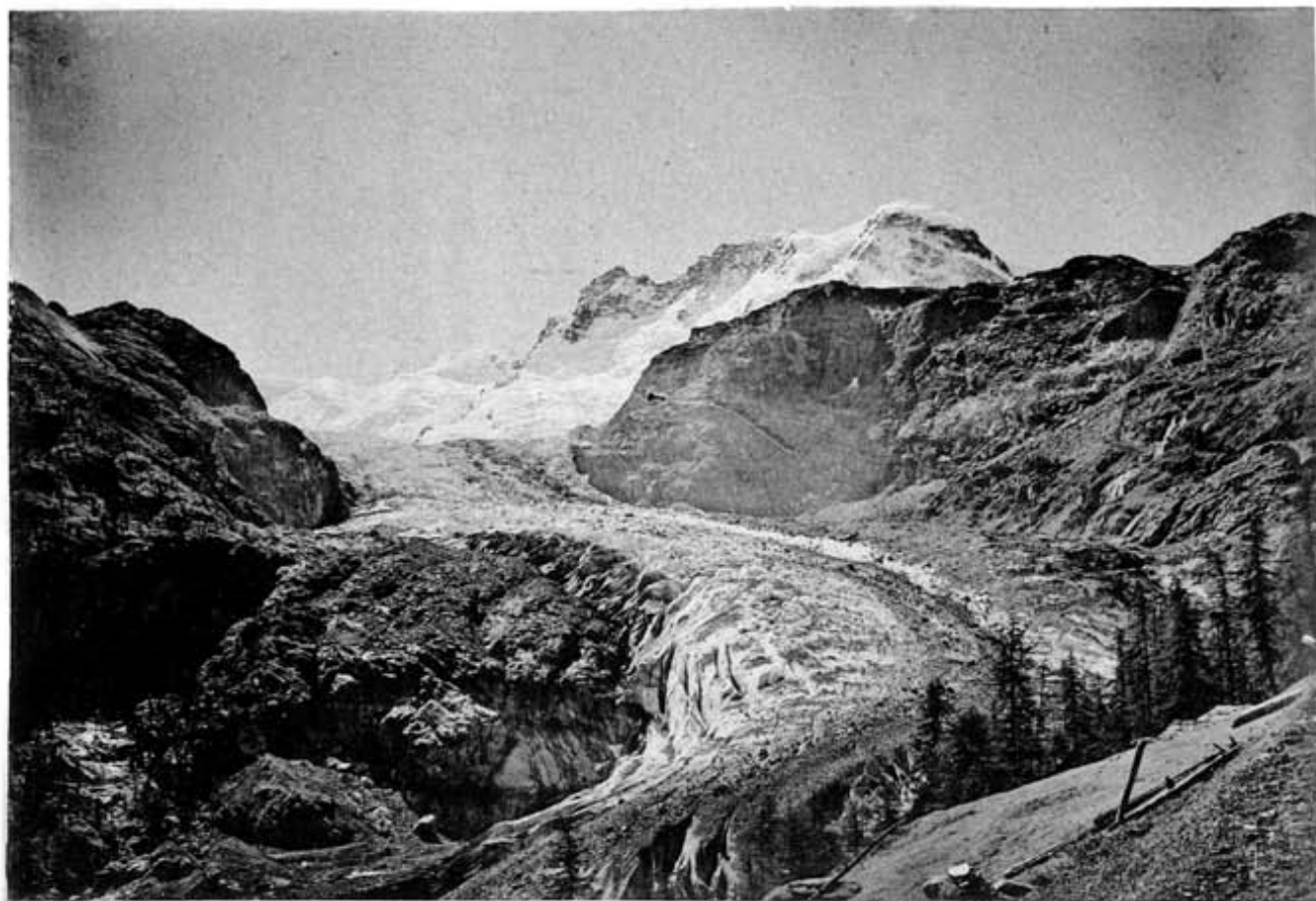
dans l'après-midi, afin de voir encore l'incendie du soleil couchant contre les flancs du Mont-Rose, l'ombre immense du Cervin projetée sur le glacier du Furgg et la pâleur croissante du ciel après que le grand magicien a disparu sous l'horizon.

Nous redescendons ainsi sur les petits lacs du Riffel, attentifs aux mélodies du soir; un calme imposant se répand peu à peu, la nuit monte lentement, Zermatt est déjà plongé dans les ténèbres, mais les cimes rayonnent encore de la lumière. Pour changer de route, nous contournons le Riffelberg par un sentier qui surplombe les crevasses de l'extrémité inférieure du glacier de Gorner, le *Bodengletscher*, le seul front glaciaire visible depuis Zermatt. Par moments on entend couler les petits filets d'eau qui s'échappent du glacier, et les craquements de la vaste surface gelée que Ch. Grad a décrite dans ses *Observations sur les glaciers de la Viège*. Une heure plus tard, l'ombre s'est épaissie, il n'y a plus de visibles que des étoiles au ciel et les petites lumières des chalets de Zermatt, sur la terre.



Lac du Riffel

ZERMATT ET LA VALLÉE DE LA VIÈGE



HERMATJE ET LE BODENGLETSCHER

*Ried*

Simples promenades dans la verdure, pour changer, en cueillant des fleurs, l'impression grandiose mais toujours un peu triste (sur certains esprits parfois même déprimante) que donne le spectacle des hautes solitudes inviolées et désertes !

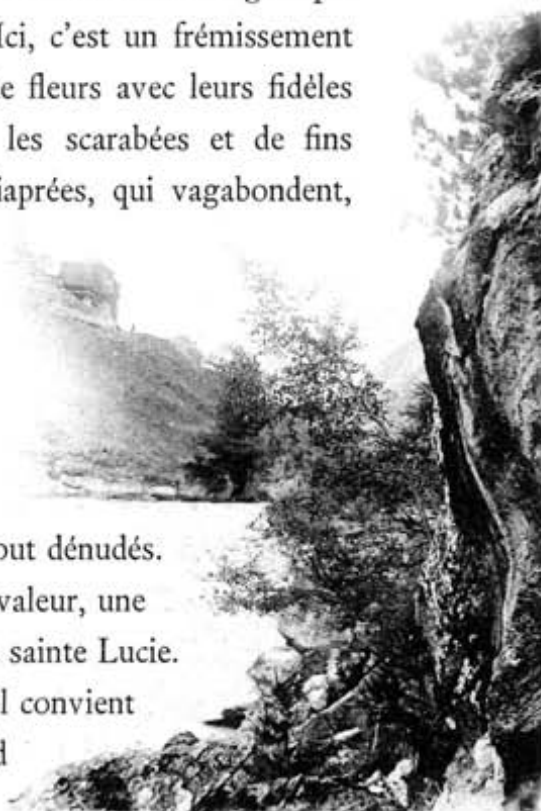
Un matin, nous montons à *Ried*, au nord de Zermatt, sur la rive droite de la Viège, et à la

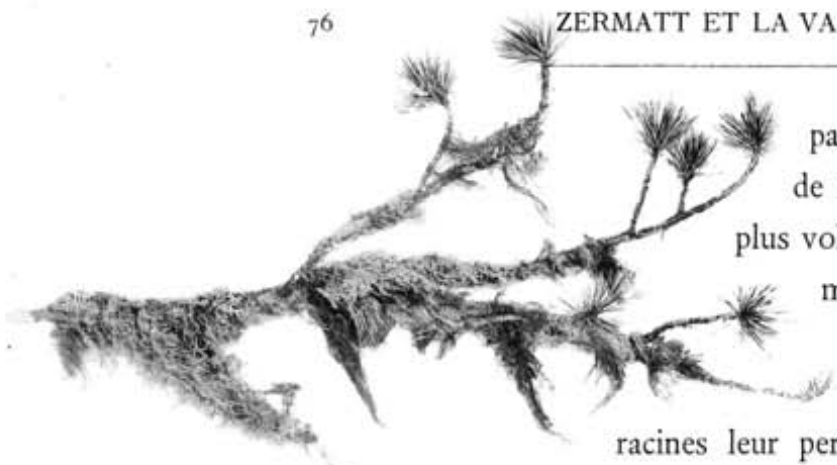


chapelle de *Hauten*, qui en est toute voisine, au beau milieu d'un pré faisant lisière à une magnifique forêt d'arolles barbus. Ici, c'est un frémissement de vie, des multitudes de fleurs avec leurs fidèles amants : les papillons, les scarabées et de fins moucheron aux ailes diaprées, qui vagabondent, libres et joyeux, dépensant avec ardeur les courts instants qui leur sont accordés pour aimer avant de mourir. Que de suggestions pénétrantes dans cette nature en fête !

La chapelle est pauvre, bien un peu trop abandonnée. Ses murs blanchis à la chaux sont tout dénudés. Au-dessus de l'autel, cependant, un tableau sans valeur, une sorte de chromolithographie, figure le martyr de sainte Lucie. L'exécuteur, en manteau rouge de sang, comme il convient à un bourreau de son espèce, plonge son poignard dans la gorge de la sainte. Vainement nous cherchons là un motif d'édification, et, pour en trouver, nous nous empressons de sortir. Oh ! que les parfums subtils qui montent des grandes herbes surpassent en douce et saine volupté les odeurs de l'encens et combien la communion directe avec la nature est plus moralisante que les artificielles légendes des hommes !

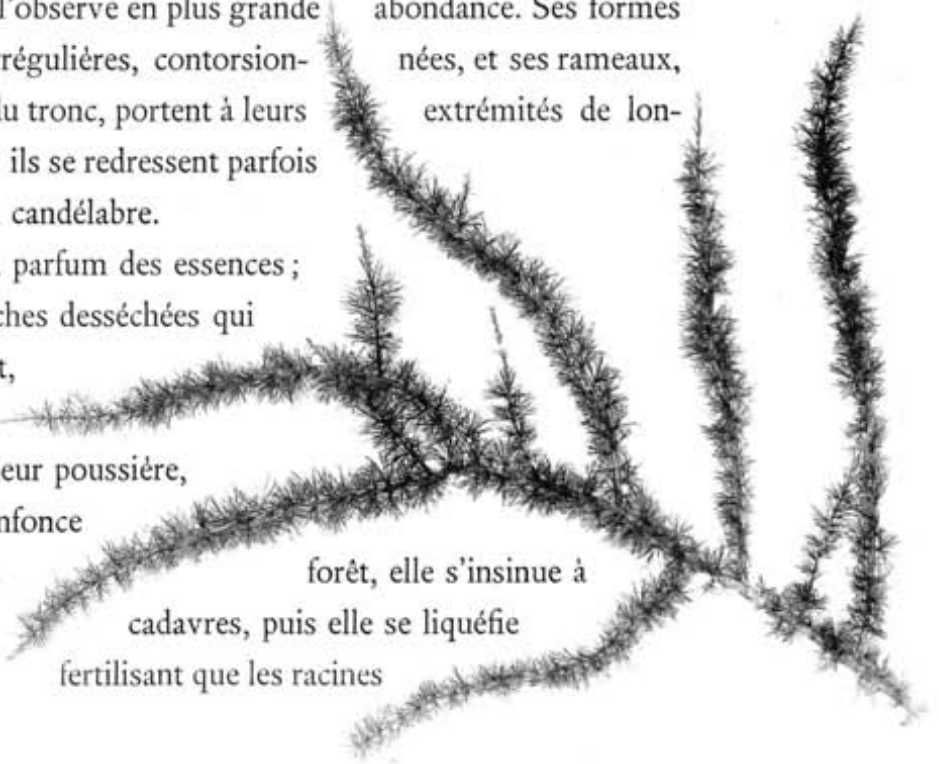
Après nous être rassasiés du plein soleil qui inonde tout le haut de la vallée et, à nos pieds, chatoye sur les eaux de la Viège, chargées de paillettes miroitantes, nous nous enfonçons sous l'ombre épaisse des arolles. Ces arbres comptent





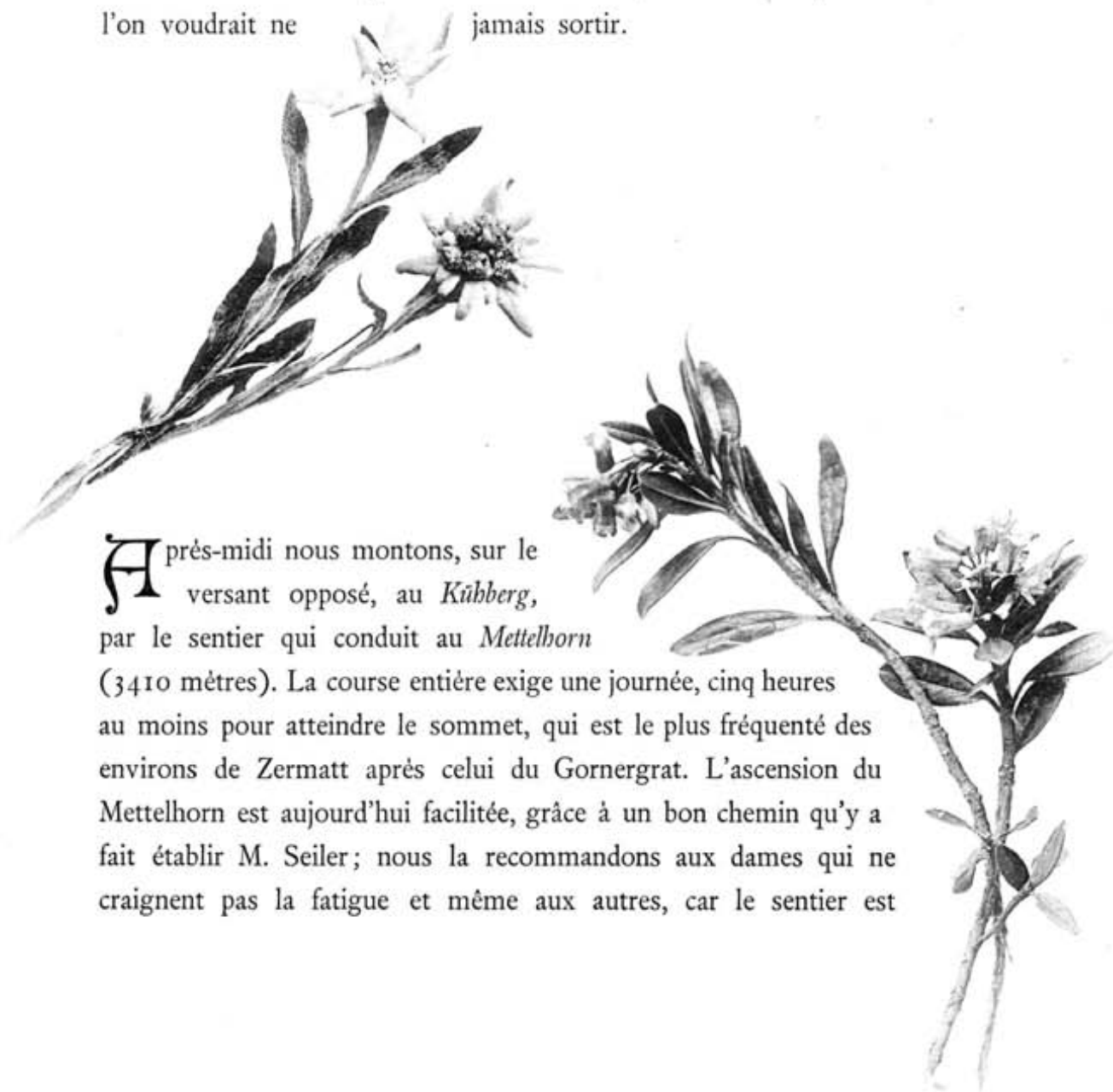
parmi les plus beaux et les plus rares de la région alpine; ils s'accommodent plus volontiers des terrains humides que les mélèzes, ils supportent mieux le froid aussi; la solidité de leurs troncs, la longueur et la puissance de leurs racines leur permettent davantage qu'à tout autre de résister aux violences des tempêtes; aussi les rencontre-t-on très haut, jusqu'au voisinage des glaciers. L'arolle est l'arbre robuste par excellence, il croît très lentement et devient très vieux. Tschudi en cite un, âgé de soixante-dix ans, dont la taille mesurait six pieds et demi seulement et dont l'écorce parfaitement lisse ne présentait encore aucune ride, ce qui est un signe de jeunesse pour les arbres comme pour le visage humain. On le rencontre aux alentours de Zermatt, tantôt fièrement isolé, tantôt en petits groupes de quelques individus; il est rare qu'il forme de grandes forêts, et c'est bien ici, auprès de Haueten, qu'on l'observe en plus grande abondance. Ses formes sont souvent bizarres, irrégulières, contorsion- nées, et ses rameaux, partant horizontalement du tronc, portent à leurs extrémités de longues feuilles en aiguilles; ils se redressent parfois comme les branches d'un candélabre.

L'air est imprégné du parfum des essences; le sol est jonché de branches desséchées qui pourrissent et s'émiettent, rongées par les lichens et les larves d'insectes; leur poussière, entraînée par les eaux, s'enfonce dans le tapis mou de la forêt, elle s'insinue à travers des débris de cadavres, puis elle se liquéfie lentement en un humus fertilisant que les racines



des plantes nouvellement nées absorbent pour le transformer en de nouvelle matière vivante. Ainsi, la substance des vieux débris tombés, des vieilles feuilles, des racines épuisées, se trouve rajeunie. Ainsi, la mort engendre la vie, un grand travail d'enfantement s'effectue au sein de ce cimetière couvert de mousses, et des fleurs toutes fraîches naissent aux rayons qui filtrent à travers les branchages.

Nous nous frayons une route à l'aventure et, ci et là, nous rencontrons de délicieux endroits que l'homme a oubliés, des retraites paisibles d'où l'on voudrait ne jamais sortir.



Après-midi nous montons, sur le versant opposé, au *Kûbberg*, par le sentier qui conduit au *Mettelhorn* (3410 mètres). La course entière exige une journée, cinq heures au moins pour atteindre le sommet, qui est le plus fréquenté des environs de Zermatt après celui du Gornergrat. L'ascension du Mettelhorn est aujourd'hui facilitée, grâce à un bon chemin qu'y a fait établir M. Seiler; nous la recommandons aux dames qui ne craignent pas la fatigue et même aux autres, car le sentier est

praticable pour les mulets jusqu'à une heure de la cime. De cette dernière, on voit moins de glaciers que depuis le Gornergrat, mais un plus grand nombre de montagnes, la situation du Mettelhorn étant plus centrale. La chaîne des Mischabels s'y déploie entièrement, le Mont-Rose surtout y paraît plus beau qu'au Gornergrat, ainsi que nous le remarquons tout à l'heure ; et c'est peut-être la meilleure place pour contempler le blanc joyau



Le Breithorn vu du Mettelhorn

du Weisshorn qui y paraît être à la portée de la main. Cependant, si facile qu'elle soit, l'ascension du Mettelhorn constitue déjà plus qu'une promenade, aussi nous arrêtons-nous aujourd'hui sur le Kühberg, monticule qui domine immédiatement Zermatt.

Le sentier commence près de la gare, il traverse d'abord un éboulis de roches quartzeuses et feldspathiques et passe sur un petit plateau où reposent les chalets de *Balm*, autour desquels broutent des troupeaux de moutons et de chèvres. Nous admirons parmi ceux-ci des boucs remarquables par la longueur de leurs cornes et la douceur de leurs regards. Ces jolies bêtes sont dociles et familières, elles demandent des caresses qui ne leur sont pas

refusées, tellement leur physionomie est honnête, confiante et expressive. Le sentier se prolonge en zigs-zags sur le bord d'un torrent que les grandes chaleurs de l'été dessèchent parfois complètement, puis il tourne à gauche et se maintient à mi-côte sur un plan incliné tout constellé d'edelweiss. Le Kühberg est, avec les pentes du Hohbalm et du Hohlicht de l'autre côté

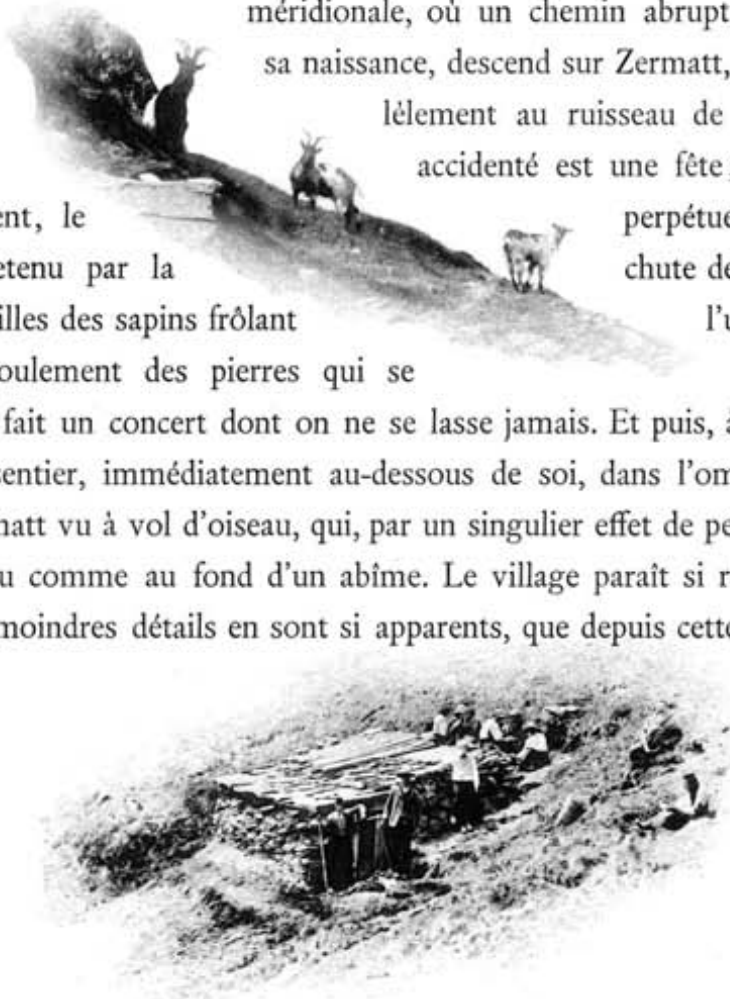
du Triftbach, le lieu préféré par ces fleurs ouatées, ces blanches étoiles de coton qui se balancent au gré du vent sur leurs frêles petites tiges. Il y en a là des centaines et des milliers durant les mois de juillet et d'août, fixées aux moindres anfractuosités des rochers, fleurs sauvages et poétiques

dont on peut en quelques instants cueillir d'énormes bouquets. L'edelweiss est la fleur la plus recherchée des touristes de Zermatt, elle trône sur les tables, aux fenêtres des hôtels, à la devanture des boutiques; les petits pâtres les récoltent pour les offrir aux visiteurs pressés; ils en font un fructueux commerce, car il est d'usage d'en expédier aux amis absents, dans de petites boîtes de sapin que tous les jours la poste transporte en grand nombre dans toutes les directions. Le *pied-de-lion* (c'est le nom français de l'edelweiss) affectionne surtout les terrains que l'ardeur du soleil a desséchés; aussi ses tissus sont-ils tellement déshydratés qu'ils se conservent indéfiniment. C'est la fleur des longs souvenirs.

Pour revenir du Kühberg, après nous être chargés de grosses gerbes des plantes variées qui accompagnent l'edelweiss et qui, en certains endroits, transforment ce plateau aride en un merveilleux jardin,



nous poursuivons à travers de maigres pâturages jusqu'à son extrémité méridionale, où un chemin abrupt, quasi vertical à sa naissance, descend sur Zermatt, à peu près parallèlement au ruisseau de Trift. Ce retour accidenté est une fête; le murmure du torrent, le perpétuel courant d'air entretenu par la chute des eaux, le jeu des aiguilles des sapins frôlant l'une contre l'autre, le roulement des pierres qui se détachent, tout cela fait un concert dont on ne se lasse jamais. Et puis, à certains détours du sentier, immédiatement au-dessous de soi, dans l'ombre, on aperçoit Zermatt vu à vol d'oiseau, qui, par un singulier effet de perspective, semble perdu comme au fond d'un abîme. Le village paraît si réduit et pourtant les moindres détails en sont si apparents, que depuis cette hauteur il serait



facile d'en dresser le plan. Voici la grande rue, les hôtels, le bazar, l'église, l'Oberdorf, la jonction du Trift avec la Viège, puis les rectangles jaunes plantés d'orge et d'avoine, tranchant sur le fond vert du bas de la vallée, et encore, dans le lointain, les glaciers de Findelen et de Gorner avec leurs délicates nuances d'azur.

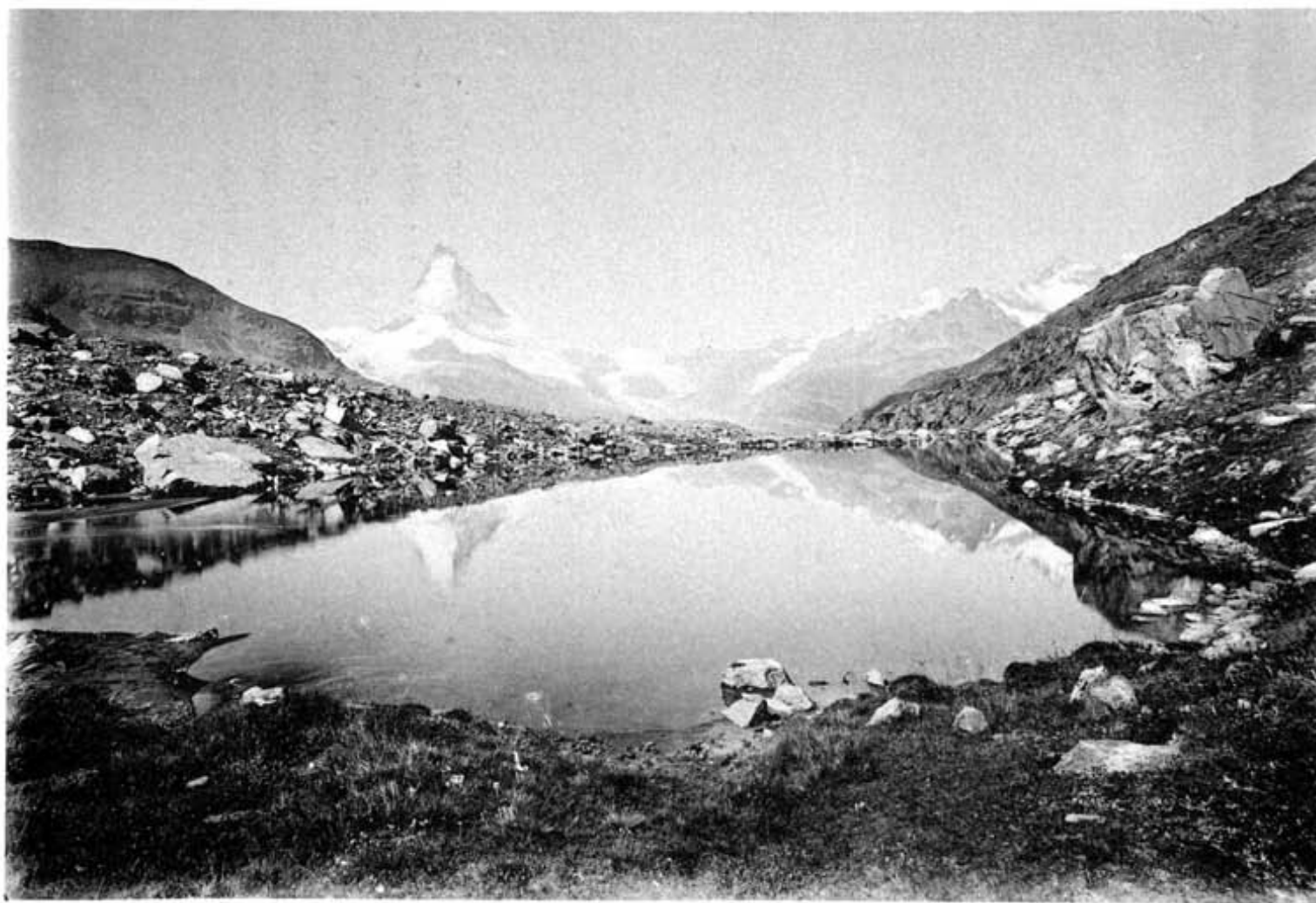
Une autre promenade admirable, enchanteresse, qu'il est loisible d'accomplir en une matinée, mais pour laquelle une journée entière n'est pas trop longue si l'on veut pleinement jouir des beautés qui s'y révèlent à



Le Stelli-See

chaque pas, est la promenade au *Stelli-See*. On nomme ainsi un petit lac aux eaux dormantes et limpides où se réfléchissent, comme dans un pur miroir, le ciel de saphir et les cimes argentées. Il est situé, à 2543 mètres, sur un haut et étroit plateau, non loin de la moraine latérale droite du glacier de Findelen et des chemins qui mènent, d'une part, à l'Ober-Rothhorn (3418 mètres) ou à l'Unter-Rothhorn (3106 mètres) et, d'autre part, à la Cima di Jazzi (3818 mètres). Ce sont là, pour le dire en passant, des ascensions relativement faciles qu'aucun alpiniste ne doit négliger, mais nous sommes des flâneurs de parti pris, décidés à ne faire aucun grand effort, et nous nous contentons de jeter un regard, un peu envieux sans doute, mais résigné, sur ces caravanes des robustes clubistes qui nous

ZERMATT ET LA VALLÉE DE LA VIÈGE



LE STELLI-SEE ET LE CERVIN

devançant, marchant d'un pas vaillant et rapide vers des sommets où nous nous dirigerons peut-être aussi un jour, qui sait ? mais que pour le moment nous nous bornons à admirer de loin.

Nous prenons donc quelques provisions, notre boîte de botanique, un marteau pour casser des pierres, un flacon pour collectionner des insectes, et, tout doucement, nous allons passer une pleine journée de délicieuse flânerie, de flânerie voulue et préméditée.

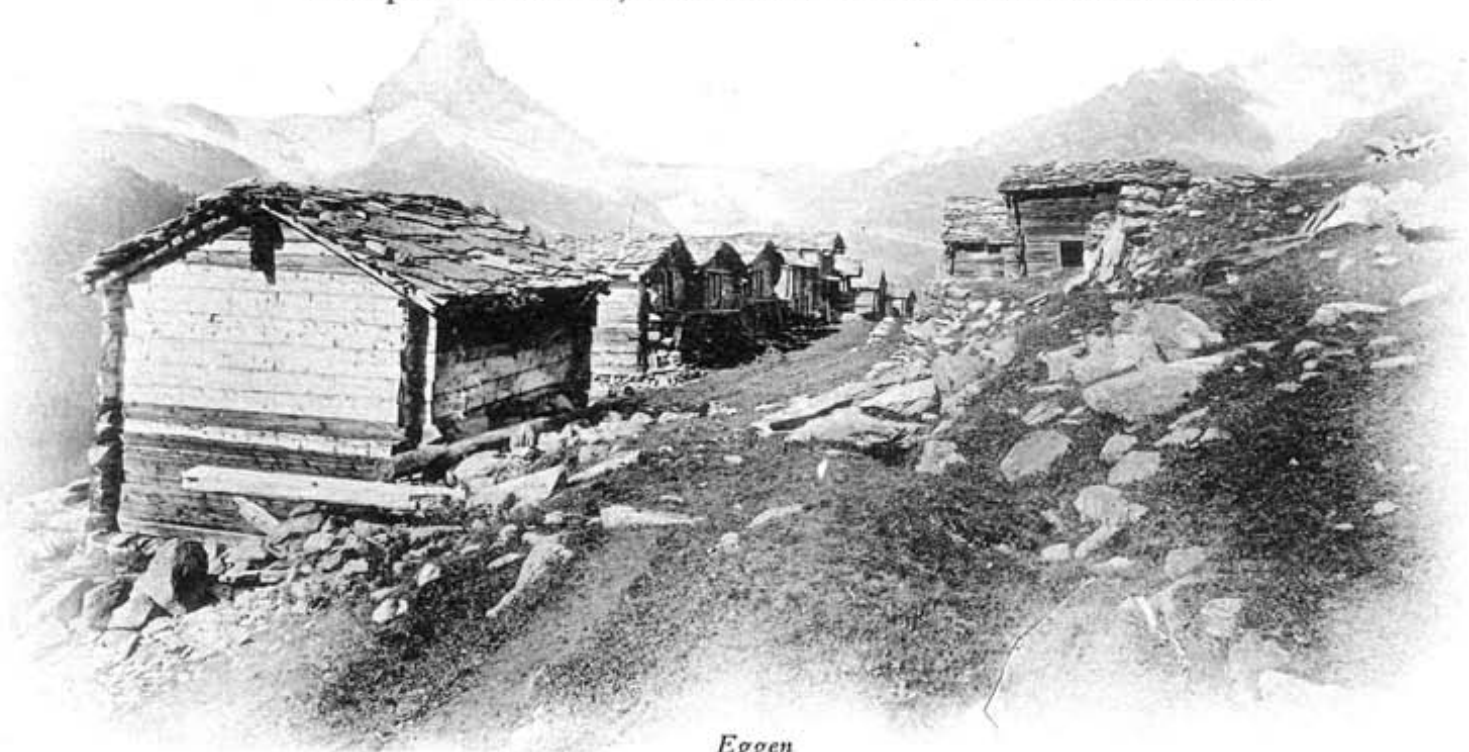
Depuis Winkelmatten, deux chemins conduisent à Findelen ; l'un passe par Riffelalp et, sous bois, se prolonge jusqu'au glacier, qu'il coupe transversalement, pour remonter jusqu'au hameau : c'est le plus ombragé, le



Chalets de Findelen

plus agréable et le plus long ; l'autre côtoie la rive droite du Findelenbach, il n'a d'ombre que jusqu'à

Zum-Stein, un groupe de quatre chalets branlants, à partir duquel il est découvert et horriblement pierreux. Quel que soit, de ces deux sentiers, celui que l'on choisisse, on arrive à Findelen en moins de deux heures.

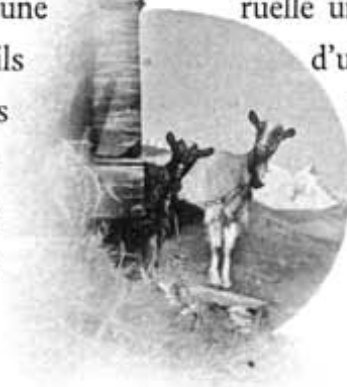


Eggen

Findelen (2075 mètres) est un petit village de mayens groupés autour d'une modeste chapelle ne renfermant d'autres ornements qu'un « chemin de la Croix » en imagerie d'Epinal. A cent mètres au-dessus de lui se trouve un autre hameau, *Eggen*.

c'est un bijou de grand de chalets limitant une narrables, des détails à ce lieu perdu dans individualité char- encore vu dans les Il est impossible

Dans sa simplicité absolument primitive, prix que cette double rangée d'une vingtaine ruelle unique, montrant des objets inédits d'une rusticité exquise qui donnent la montagne, je ne sais quelle mante, quelque chose de pas autres hameaux de la vallée. qu'un artiste n'y soit pas



enthousiasmé. Le peintre, en particulier, y sera retenu par cent motifs de ravissants tableaux, des tentations irrésistibles de lignes et de couleurs. Ici, c'est un angélique sourire, flottant aux lèvres d'une jeune fille nonchalamment couchée sur un énorme bloc dont le granit semble fléchir sous les fermes ondulations de son jeune corps robuste; là, une mère en plein soleil son nourrisson dont les regards trahissent une joie infinie; plus loin, des vaches à la robe lustrée ruminent dans des poses voluptueuses; deux guides de puissante carure rentrent, en chantant sur des airs de triomphe; une pauvre petite vieille boîteuse rassemble ses moutons, et un mendiant idiot rit dans un coin solitaire, couvert de haillons multicolores qui ont une sorte de magnificence, éclairés comme ils le sont en ce moment par la grande lumière estivale.



Tout le sol de ce petit vallon de Findelen est percé de trous de marmottes. Il est peu d'endroits dans le Valais où ces rongeurs soient plus nombreux. On sait que la marmotte creuse son gîte sur les pentes sèches au gazon court; d'étroits corridors onduleux, longs de huit à dix mètres, conduisent à une vaste chambre où elle vit en famille.

Douze à quinze individus y sont parfois rassemblés, qui, de grand matin, sortent de leur repaire et s'en vont chercher leur nourriture, prudemment, l'œil attentif, l'oreille dressée. A l'approche du moindre danger, elles regagnent leur demeure avec la rapidité de l'éclair; elles sont, en effet, craintives et n'ont que la fuite pour moyen de défense.



Pont sur le Findelenbach

Malheureusement, on leur fait une chasse active et injustifiée, car, vivant dans la région alpine sur un domaine incultivé, elles ne causent pas grands dommages et, par contre, elles donnent beaucoup de caractère à une contrée. Lorsque se font sentir les premiers froids, c'est-à-dire à la fin de septembre déjà, les marmottes s'approvisionnent de foin dont elles tapissent leurs galeries. Puis elles s'empelotonnent, ramenant les pattes le long du museau, cachant leur tête sous la queue ; leur respiration se ralentit, leur température s'abaisse et elles s'endorment d'un sommeil léthargique qui dure six mois et davantage.

Nous multiplions à plaisir les haltes, pour prolonger la joie de vivre en face du Cervin superbe, dans l'air reconfortant du glacier ; des fleurs sauvages nous retiennent par leurs grâces, sous chaque pierre nous récoltons des insectes, des araignées. Il fait beau dans la vallée, et le vaste glacier de Findelen, avec ses tables supportées par de blanches colonnes, ses crevasses, ses puissantes moraines, nous offre mille sujets d'observations, mille prétextes pour oublier les heures qui



Le Findelenbach

ZERMATT ET LA VALLÉE DE LA VIÈGE



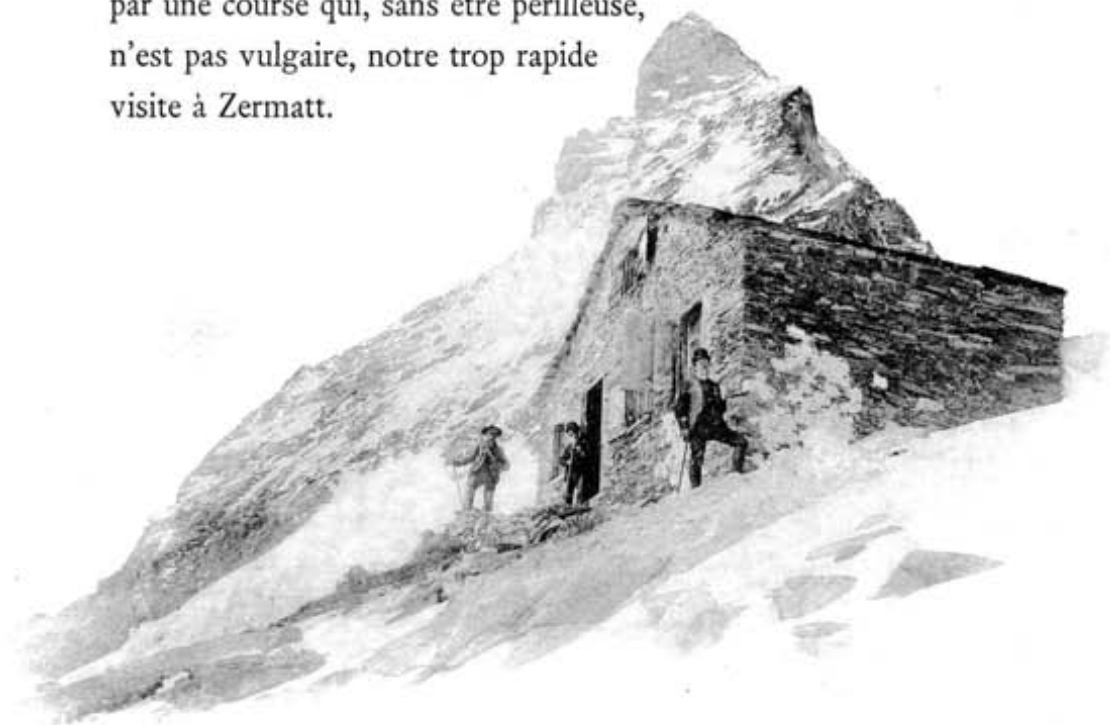
LE CERVIN

Vue générale

passent, en sorte que le jour est avancé déjà lorsque nous campons auprès du lac de Stelli, le but ultime de notre excursion, où nous attendons, en nous gorgeant d'air pur, les féeries du soir, pour rentrer à Zermatt aux dernières lueurs du couchant.

* * *

Hommage au Cervin ! Nous allons dormir sur son flanc déchiré, passer une nuit entière dans la fameuse cabane ; l'ascension, jusqu'à elle, n'est pas difficile, les dames et les enfants peuvent y être conduits avec certaines précautions, et si nous la mentionnons ici, c'est afin de couronner par une course qui, sans être périlleuse, n'est pas vulgaire, notre trop rapide visite à Zermatt.



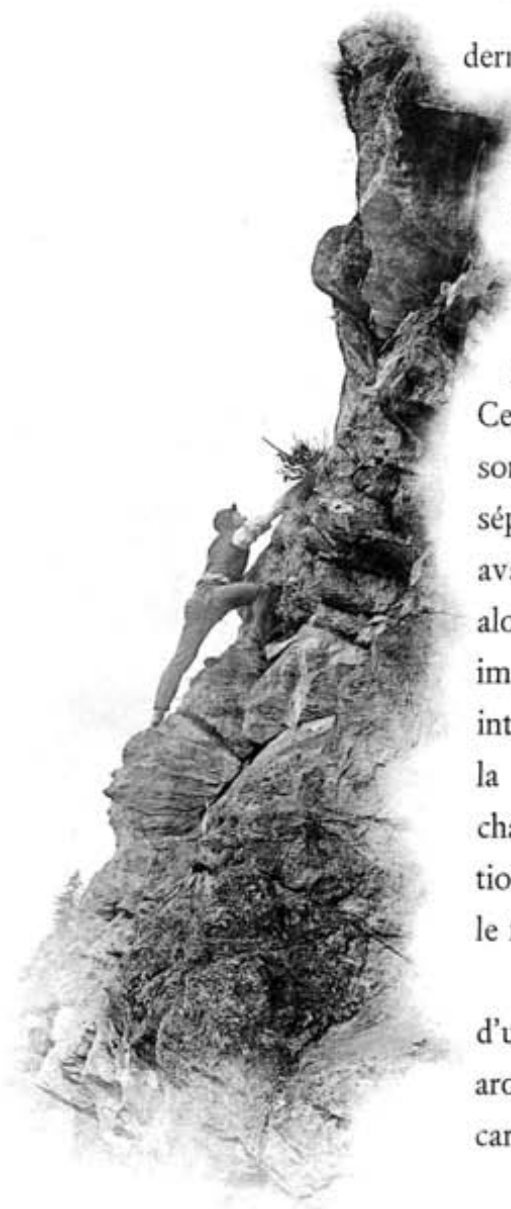
Cabane du Cervin

C'est, dans un lieu sauvage et désolé, une simple hutte de pierre, construite à grands frais sous les auspices du Club alpin, une petite maison assez confortable. Elle repose sur un pierré solide, à l'extrémité supérieure de la première arête du Cervin; elle y est suffisamment abritée contre les avalanches qui tombent de chaque côté, avec des bruits de tonnerre, sur les glaciers de Z'Mutt et de Furggen.

Voici le récit de la visite que nous lui rendîmes, l'an dernier, par un jour tourmenté du mois d'août.

Nous y arrivons de bonne heure, en plein après-midi. Le temps est gris, brusquement gâté par une saute de vent, comme c'est souvent le cas dans les Alpes. Une pluie fine, pénétrante, chassée par l'éternel souffle des hauteurs, nous frappe au visage, pendant que nous escaladons les rochers abrupts du Cervin, un peu émus de toucher pour la première fois son grand corps impassible. La montée jusqu'au col qui sépare du massif principal le bloc délabré du Hörnli, avait cependant été délicieuse. Le ciel était très pur alors, le soleil chaud, radieux, et les champs de glace immensément beaux. La température était même si intense que nous hésitâmes à prendre, au Schwarzsee, la surcharge de fagots de bois nécessaire pour nous chauffer là-haut, durant cette nuit d'été que nous projections de passer, seuls, à 3 300 mètres d'altitude, contre le flanc inhospitalier de la farouche montagne.

Jusqu'au Lac noir, c'est une jolie promenade, le long d'un chemin sûr, serpentant à travers des pins et des arolles et parcouru pendant tout l'été par la perpétuelle caravane des touristes mondains, véhiculés sur des



Un passage difficile

chaises à porteur ou à dos de mulet. Tous les jours, dès le grand matin, on y rencontre, comme sur la route du Gornergrat, cette gent cosmopolite, essoufflée, exubérante, qui fait la fortune et aussi, il faut bien en convenir, le désagrément de Zermatt. Ce sont les mêmes montagnards d'occasion, les inévitables bourgeois portant avec eux les exigences de leurs habitudes paresseuses et la banalité de leurs sentiments, les jeunes *misses*, plus ou moins élégamment balancées sur leurs montures, et

les vieilles aussi, hélas! raides et anguleuses comme des séracs. La majorité de ces voyageurs, esclaves de leurs guides, s'arrêtent à l'hôtel récemment construit. Après déjeuner, il s'extasient devant le splendide panorama des montagnes voisines,

ils saluent, comme il convient, le célèbre petit lac aux eaux mélancoliques, et font un pèlerinage jusqu'à la chapelle de Notre-Dame des Neiges, où les

guides vont dire leurs prières avant d'attaquer la pyramide inclemente dont ils ne sont jamais sûrs de revenir.

Puis, la plupart redescendent se plonger dans le confort des

établissements
de M. Seiler,



ZERMATT ET LA VALLÉE DE LA VIÈGE



HOTEL DU LAC NOIR

satisfaits d'avoir consciencieusement accompli la tâche que leur conseille Bædeker, sans songer — les malheureux ! — qu'un effort de plus, un mouvement d'indépendance, les eût conduits, par une voie plus laborieuse, il est vrai, aux portes du paradis. Il faut, en effet, s'élever de quelques cents

mètres encore, à travers un rude sentier, pour entrer dans l'intimité du colosse et découvrir ses prodigieuses magnificences.

Combien souvent il a été décrit et combien il est toujours impressionnant, quel que soit le côté d'où on le considère !

Sa forme pyramidale, la rapidité de ses pentes, la terrifiante profondeur des précipices qui l'entourent, le défi qu'il semble jeter sans cesse aux minuscules créatures qui errent à sa base, mille autres traits encore,

son isolement, ses menaces, ses coquetteries, ses colères, les épouvantables revanches qu'il a trop souvent prises sur ceux qui ont eu l'audace de troubler sa solitude, tout cela fait qu'il exerce une sorte de fascination sur les intrépides amants des sommets farouches.

De toutes les cimes des Alpes valaisannes, le Cervin est sûrement l'une des plus convoitées par les vrais ascensionnistes ; il les enflamme de cet « indéfinissable désir » dont parle Tyndall.

Quant à nous qui, aujourd'hui, approchons très près de lui, sans autre ambition que de lui demander de pures



Le télescope



Chapelle du Lac noir

sensations esthétiques, et qui voulons rendre hommage à sa royauté en nouant avec le morne solitaire des relations de sympathie, nous nous rappelons que ce qui nous a surtout empoignés, la première fois que nous



Lac noir

le vîmes, c'est sa beauté parfaite, son incomparable élan vers l'azur. Aucune sommité n'aspire avec plus de bonheur vers la céleste lumière. Moins élevée que ses puissantes voisines, le Lyskamm ou le Monte-Rosa, elle donne davantage qu'elles le frisson des cieux. On dirait la flèche d'une immense cathédrale gothique, ébauchée par les mains d'un artiste tout-puissant, élégante et sévère, avec des harmonies et des délicatesses qu'on ne retrouve dans aucune architecture humaine. Pendant que les derniers rayons du jour lui font une parure de pourpre et d'or, et que ses corniches, les admirables ciselures de ses arêtes, vibrent sous les caresses du soleil couchant, je ne sais quelle mystérieuse force intérieure l'anime, qui la grandit encore, la

pousse avec plus de passion vers les régions éthérées, lui permet de voltiger, légère, jusqu'aux inaccessibles contrées où elle entraîne à sa suite, dans un même mouvement de folle ascension, le cortège de ses sœurs immaculées, les pensées et les bénédictions de ceux qui contemplent sa forme exquise comme une révélation de la suprême beauté.

Nous étions sur les fragments schisteux, au pied du Hœrnli, lorsque, tout à coup, le ciel se troubla. Le rideau de nuages qui, depuis quelques jours, flottait au-dessus du col de Saint-Théodule, n'étant plus tenu en respect par le vent du nord, s'abattit subitement. De vastes lambeaux s'en détachèrent, très curieux à observer dans leurs multiples métamorphoses, chassés comme ils l'étaient, en différents sens, par les courants contraires des hauteurs. Les vapeurs éparses dans l'atmosphère se condensèrent en panaches flaconneux sur les sommets voisins, et, à l'autre bout de la vallée de Saint-Nicolas, un voile se tendit depuis les Mischabels jusqu'au Weisshorn. Alors, une petite pluie fine se mit à tomber, imbibant les roches desséchées, faisant ressortir les teintes vertes des chlorites, les chaudes nuances rouillées des schistes ferrugineux. Toutes les choses prirent un nouvel aspect, l'expression triste, qui convient mieux à cette grande montagne que la physionomie rose et presque souriante qu'elle nous avait montrée, le matin, à notre départ de Zermatt.

A mesure que nous montons, l'humeur maussade qui lui est coutumière par le mauvais temps, s'accuse davantage et la pluie devient si dense, les écharpes grises, pendant au ciel, si épaisses, que son sommet disparaît à nos yeux. Il ne reste plus devant nous qu'un gros corps tronqué, le buste difforme de quelque géant pétrifié, et nous ne voyons rien autre, à travers les déchirures du brouillard, que des objets ternes autour de lui. Nous



grimpons une heure encore, dans cette opacité grise, sur une route scabreuse, étroite, désordonnée, avec des précipices de chaque côté, et nous atteignons sains et saufs la petite maison convoitée.

La cabane du Cervin comprend une cuisine, une chambre à coucher pour les touristes et une pour les guides. Le mobilier en est naturellement très modeste : une table, un banc, trois tabourets et les planches inclinées qui servent de lit, avec deux matelas et de la paille pour dormir. Notre premier soin est de faire fondre de la neige sur le petit fourneau de la cuisine, et quelques instants plus tard nous nous attablons devant un grand bol de thé bien chaud, préparé par notre porteur, un brave homme de Täsch.

Nous nous trouvons là trois amis et nous nous serrons les uns contre les autres, afin de mieux lutter contre le froid qui nous envahit. Le vent siffle à travers les fissures de la muraille, et, faute de mieux, pour nous distraire, nous feuilletons les livres enfermés dans des boîtes de zinc, sur lesquels les ascensionnistes consignent leurs impressions.



Vue panoramique prise du sommet du Cervin

C'est une littérature un peu monotone, mais intéressante quand même, en cet endroit où l'on se sent si éloigné du reste du monde. Nous y



Cabane du Cervin, vue intérieure

apprenons qu'il faut, en moyenne, quatre heures encore, depuis où nous sommes, pour atteindre le sommet, quatre heures terribles, suspendus qu'on est presque constamment au-dessus de gouffres qui vous attirent à eux par un effet de vertige, et avec, sur la tête, la menace des cailloux qui tombent à chaque instant. En vérité, nous sommes presque contents de penser que cette année la cime est inaccessible à cause du verglas qui s'y tient en permanence. Autrement, vous comprenez, nos instincts de grimpeurs aidant, la tentation eut été trop grande !

1874
Aug 2021 'Thyngton Edward. of London ascended
Matterhorn on the 21st with the guides Jean Antoine Leuzel
& Jos. M. Schmedtke - Porter Joseph Buena & J. B. Bie -

1890
August 18 James Finch of London with
Joseph Schaller and Friedrich Suemermartha
quies got within an hour & three quarters
of top of the Matterhorn when a rock
fell on his leg and foot not damaging him
much but rendering a return advisable
Very fine day and very easy climbing.

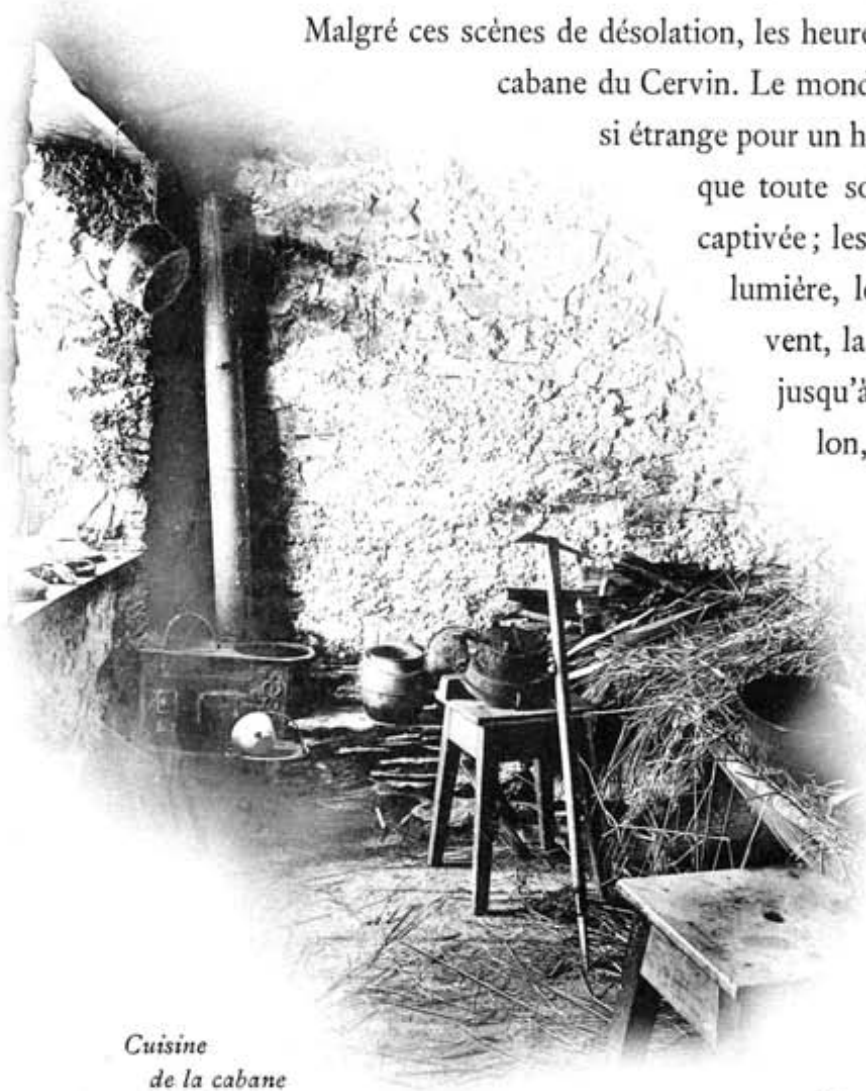
Sur ces pages jaunies sont inscrits les noms de vaillants alpinistes, des observations enthousiastes ou décevantes, selon le tempérament de ceux qui les ont tracées d'une main généralement tremblante, à cause de la fatigue et des appréhensions qui les dominaient encore; mais aucune note grossière, pas de mots gouailleurs ou irrespectueux, comme il y en a d'ordinaire sur les livres semblables déposés dans les hôtels. A deux reprises nous rencontrons la signature d'Edouard Whymper, le vainqueur du Cervin et le témoin du drame du 14 juillet 1865. Ce nom évoque en nous des images lugubres, conformes à celles qui nous entourent.

En effet, autour de la cabane, tout est mort et silencieux, pas une fleur, pas le moindre brin d'herbe. De la glace et des pierres à perte de vue, des entassements de roches arrachées du sommet par les tempêtes, d'effroyables parois verticales où glissent les avalanches, des couloirs remplis de neige, des choses inertes et ravagées. Le Cervin est en active démolition. Comme des oiseaux de proie obstinés sur un cadavre, le vent et l'eau labourent ses flancs décharnés, émiettant son squelette, le dispersant en menue poussière sur les moraines d'alentour.

A cette heure, la morsure du vent sur les gneiss et le roulement des roches au fond des précipices sont les seuls bruits que l'on perçoive, et l'obscurité monte lentement de la vallée, chassant devant elle de pauvres êtres égarés, un papillon brun, entre autres, que nous voyons passer devant notre porte sans que nous essayions de le secourir, quoiqu'il nous fasse pitié, sa détresse est si grande! Il lutte vainement contre la force irrésistible qui l'emporte vers les déserts glacés où, durant la nuit cruelle qui se prépare, il trouvera sûrement la mort.



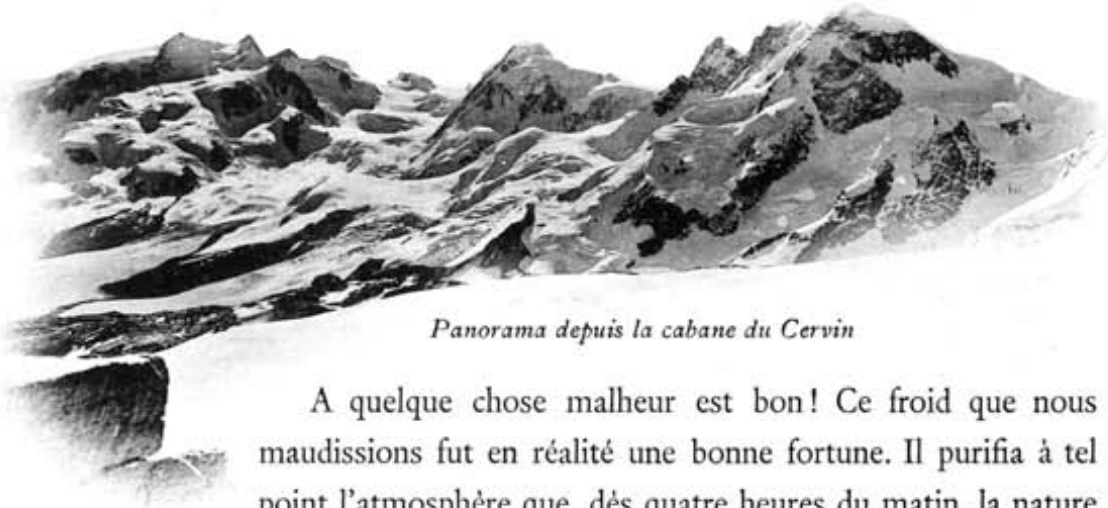
Dessin sur la porte de la cabane



*Cuisine
de la cabane*

Malgré ces scènes de désolation, les heures sont courtes à la cabane du Cervin. Le monde y est si nouveau, si étrange pour un habitant de la plaine, que toute son attention en est captivée ; les moindres effets de lumière, les modulations du vent, la solitude immense, jusqu'à cet innocent papillon, si gracieux encore tout à l'heure et qui ne sera plus, demain, qu'un atome de poussière, sont, vous le sentez bien, des thèmes à réflexion sans fin. Les faits les plus insignifiants partout ailleurs prennent ici un

sens profond, et de graves pensées hantent nos cerveaux pendant que nous prenons notre frugal repas du soir ; puis plus tard, durant la nuit entière, des rêves fantastiques nous tiennent à demi éveillés sous nos couvertures de laine, où nous continuons à nous serrer fort les uns contre les autres, parce qu'il fait froid, très froid, que la pluie s'est congelée et qu'il neige maintenant ; nous apercevons tomber les flocons à travers les vitres de notre petite chambre ; ils mettent quelque clarté dans les ténèbres.



Panorama depuis la cabane du Cervin

A quelque chose malheur est bon ! Ce froid que nous maudissions fut en réalité une bonne fortune. Il purifia à tel point l'atmosphère que, dès quatre heures du matin, la nature en fut absolument transfigurée. Pourquoi, dès lors, attendre sous nos couvertures de laine un sommeil qui ne viendra pas ? Nous sortons de notre refuge et un cri d'allégresse jaillit de nos poitrines. Quel contraste entre cet avant-jour éblouissant et le larmoyant crépuscule d'hier ! Quelle récompense pour une nuit d'insomnie ! Jamais imagination de poète ne conçut un pareil assemblage de rares magnificences. Les mots divins qu'il faudrait pour les dire ne sont pas dans notre langue. Enchâssé dans un ciel de velours noir, le dernier quartier de la lune brille au zénith d'un éclat métallique, bleuté, extraordinaire, qu'on ne lui connaît pas dans la plaine. Tout près scintille une étoile énorme, démesurée, Sirius peut-être, mais Sirius méconnaissable, tant elle est amplifiée par la parfaite transparence de l'air. Plus bas, sur la ligne



Mer de brouillard depuis la cabane

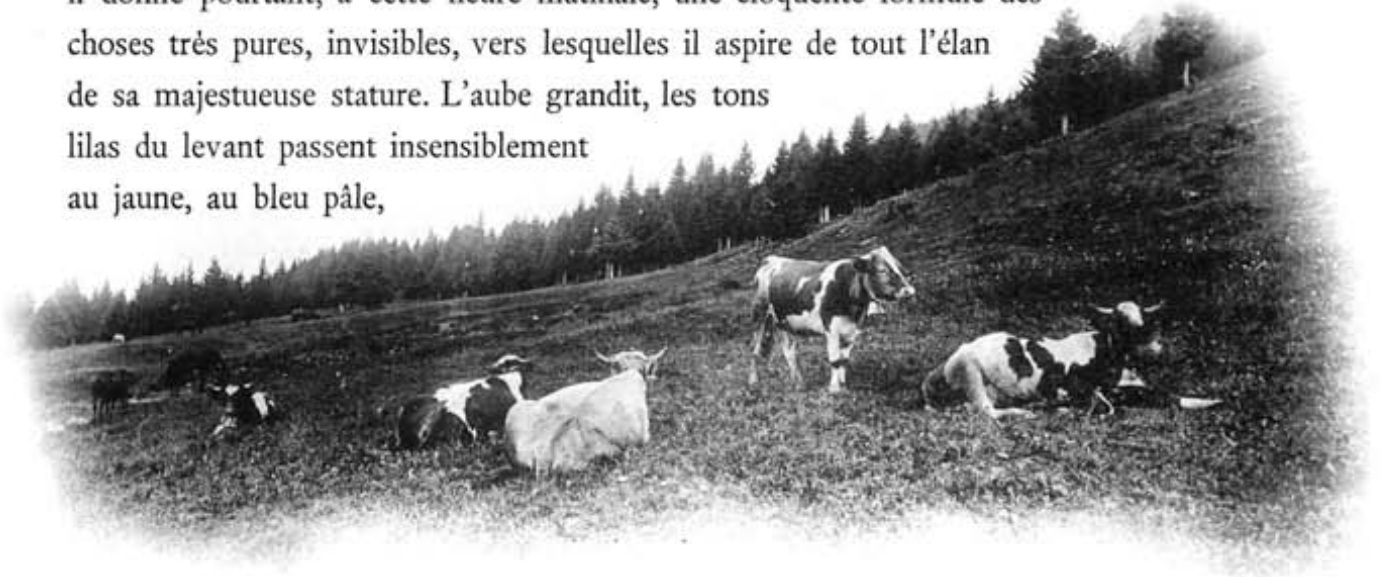
de l'horizon, un imperceptible liséré lilas dessine le contour des montagnes : c'est le premier feu de l'aurore. Plus bas encore, une mer de brouillards agitant de grosses vagues boursoufflées, dont la blancheur égale celle du virginal tapis de neige toute fraîche, étendu sur la terre. Enfin, à portée de



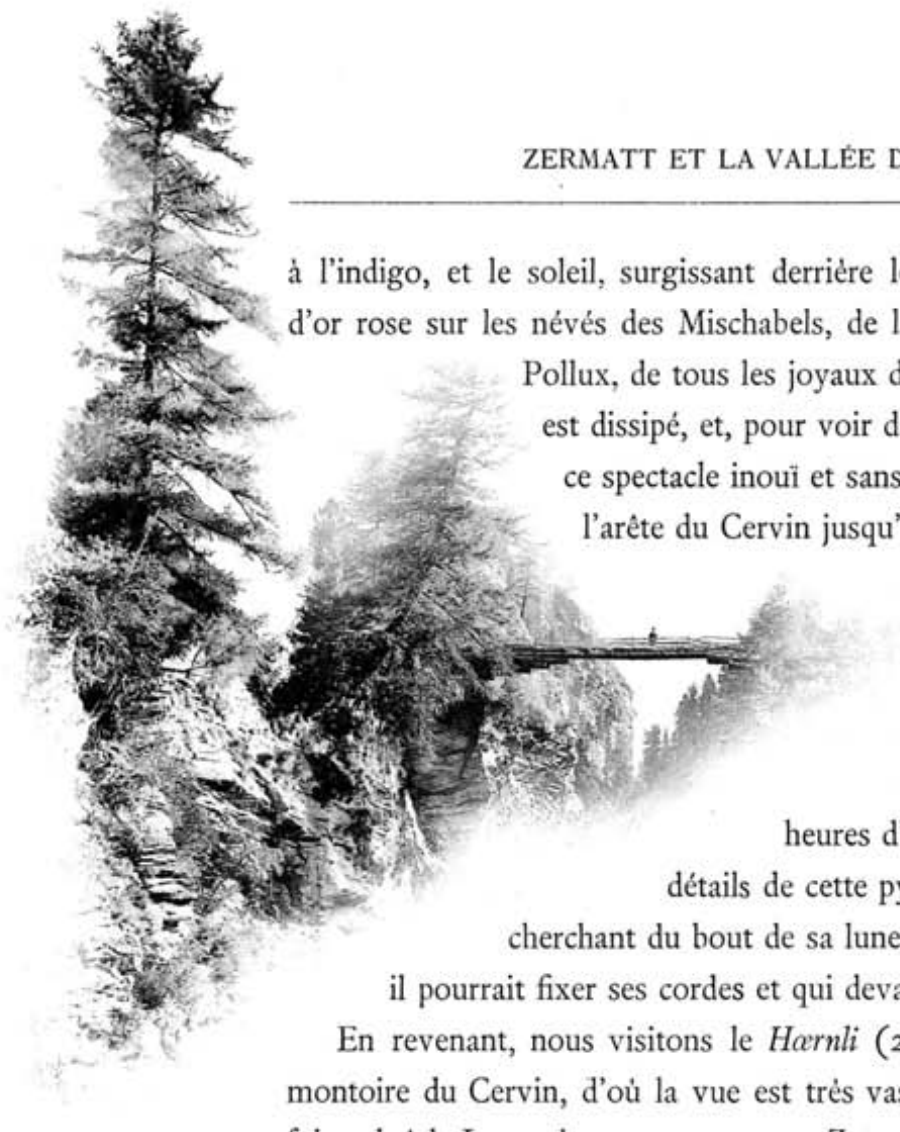
Village de Zum Muth

nos doigts, se dresse, sublime dans sa chaste nudité, le grand corps froid et impassible du Mont-Cervin.

Mon Dieu, qu'il est beau ! Quel air royal sous son manteau d'hermine ! Que d'expression dans son emportement vers les nues ! Muet et silencieux, il donne pourtant, à cette heure matinale, une éloquente formule des choses très pures, invisibles, vers lesquelles il aspire de tout l'élan de sa majestueuse stature. L'aube grandit, les tons lilas du levant passent insensiblement au jaune, au bleu pâle,



Staffelalp



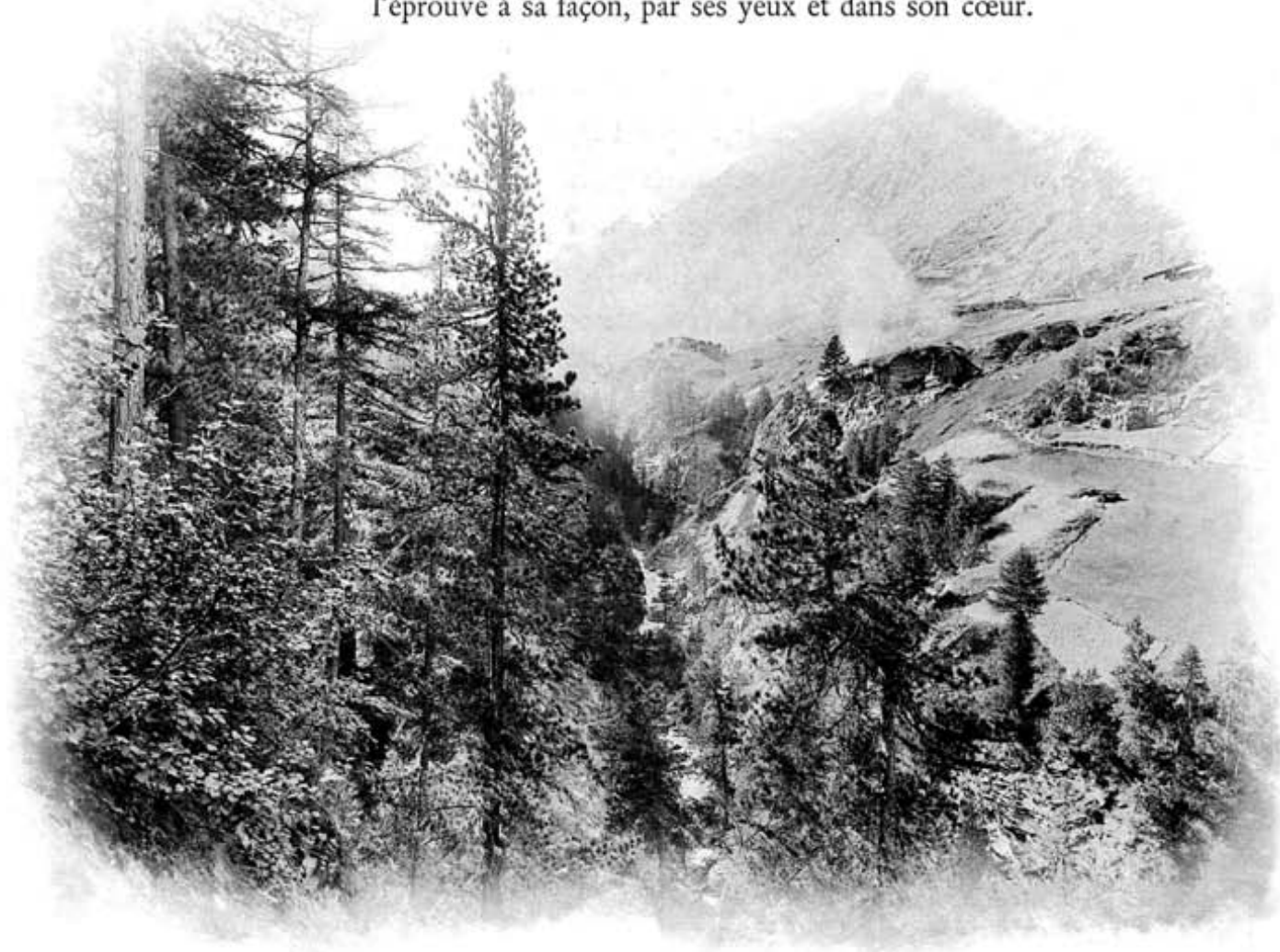
à l'indigo, et le soleil, surgissant derrière le Strahlhorn, pose sa poudre d'or rose sur les névés des Mischabels, de la Cima di Jazzi, de Castor et Pollux, de tous les joyaux des Alpes. Bientôt le brouillard est dissipé, et, pour voir davantage, de plus haut encore, ce spectacle inouï et sans pareil, nous nous élevons sur l'arête du Cervin jusqu'au rocher où, jadis, Whymper tendit sa tente. Quelques blocs accumulés sous une corniche marquent l'endroit où le lutteur jamais découragé passa de longues heures d'anxiété, scrutant les moindres détails de cette pyramide qu'il voulait dompter, cherchant du bout de sa lunette les points d'appui auxquels il pourrait fixer ses cordes et qui devaient lui assurer la victoire.

En revenant, nous visitons le *Hörnli* (2893 mètres), le sombre promontoire du Cervin, d'où la vue est très vaste, et, après avoir encore une fois salué le Lac noir, nous regagnons Zermatt par le *Staffelalp*, plantureux pâturage qui domine le vallon de Z'Mutt. Quelle merveille encore que ce dernier vallon ! A lui seul il mériterait une dévotion particulière, on y respire d'un bout à l'autre la paix la plus profonde. Les vaches de ses hameaux fournissent le meilleur lait de la contrée, les forêts de sa rive droite sont touffues avec des dessous éclairés de la plus tendre lumière, le sol en est rembourré d'aiguilles de sapin, et l'air qui y circule est imprégné d'essences. D'ailleurs, il est le lieu de rendez-vous de tous ceux qui craignent les sentiers trop escarpés et l'ardeur du soleil ; le babil des enfants y alterne avec le chant des oiseaux. Sa rive gauche est moins heureusement dotée sous le rapport des ombrages, mais elle est riche en points de vue originaux, et le Cervin s'y montre sous un autre aspect que depuis Zermatt. Le village de Z'Mutt

et le pont de bois, jeté très haut au-dessus du torrent, sont d'un pittoresque achevé.



Et maintenant, je m'arrête, sans rien dire des passages de cols, des traversées de glaciers et des ascensions sur les hautes cimes qui sont, pour beaucoup de personnes, les grands attraits de Zermatt. Les pages qui précèdent négligent une quantité d'excursions qui ne sont, cependant, pas négligeables; elles n'ont aucunement la prétention de faire connaître Zermatt, mais seulement de suggérer, à ceux qui les liront, le désir de les compléter par des études personnelles. La vérité sur un aussi beau morceau de nature ne peut pas être entièrement transcrite dans les livres. Chacun l'éprouve à sa façon, par ses yeux et dans son cœur.



Vallée de Z'Mutt

ZERMATT ET LA VALLÉE DE LA VIÈGE



CARAVANE AU SOMMET DU BREITHORN

BIBLIOGRAPHIE

Notre livre, très incomplet, ne fournissant guères au lecteur qu'une impression individuelle sur Zermatt, ne lui donne ni les documents scientifiques, ni les renseignements pratiques que beaucoup de personnes recherchent. Voici donc, sur ce petit coin de montagne, l'indication des principaux ouvrages dans lesquels se trouve tout ce qui manque dans le nôtre :

- HORACE-BÉNÉDICT DE SAUSSURE, *Voyages dans les Alpes*. 4 vol. Neuchâtel, Fauche Borel, édit., 1796. (Lire dans le tome IV, le sixième voyage consacré au Mont-Rose, et le septième consacré au Mont-Cervin.)
- HIRZEL, *Wanderungen in weniger besuchte Alpengegenden der Schweiz*. Zurich, 1829.
- ENGELHARDT, *Naturschilderungen, Sittenzüge und wissenschaftliche Bemerkungen aus den höchsten Schweizeralpen, besonders in Südoallis und Graubünden*. Paris et Strasbourg, 1840.
- *Das Monte-Rosa- und Matterhorn-Gebirge*.
- RODOLPHE TÖEPFFER, *Nouveaux voyages en zig-zag* (13^e et 14^e journées). Paris, V^e Lecou, édit., 1854.
- F. DE TSCHUDI, *Les Alpes*. Description de la nature et de la faune alpestres, traduite par Vouga et Schimper. Berne, Dalp, édit., 1859.
- F. GIORDANO, *Ascensione del Monbianco ed escursione nelle Alpi pennine*. Turin, Cotta et Capellino, 1864.
- *Escursione al Gran Cervino nel luglio 1866*. (*Bulletino del Club alpino di Torino*, 1866.) Ce récit contient une coupe géologique du Cervin reproduite par Whympet et Tyndall.
- E. DE LAVELAYE, *Le Mont-Rose et les Alpes pennines*. (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} juin 1865.)
- CH. GRAD, *Observations sur les glaciers de la Viège et le massif du Monte-Rosa*. (Extrait des *Annales des Voyages*.) Paris, Challamel, 1868.
- ABEL LEMERCIER, *Ascension au Mont-Rose et au Mont-Blanc*. (*Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, juillet 1873.)
- JOHN TYNDALL, *Dans les montagnes*. Traduit de l'anglais par L. Lortet. Paris, Hetzel, édit.
- EDWARD WHYMPER, *The ascent of the Matterhorn*. (Ouvrage traduit en français sous le titre *Escalades dans les Alpes*.) Londres, John Murray, édit., 1880.
- V. DESHAYES, *Note sur les richesses minérales des Alpes valaisannes*. (*Annuaire du Club alpin français*, 1881.)
- A. FREUNDLER, *Zermatt ou Impressions et souvenirs d'un clubiste sur le retour*. (*Echo des Alpes*, 18^e année, n^{os} 1 et 2, 1882.)
- H. GERLACH, *Die penninischen Alpen*. (XXII. Lieferung der Beiträge zur Geologischen Karte der Schweiz.) Berne, 1883.
- F.-O. WOLF, *Die Visperthäler*.
- *Zermatt, les vallées de Saas et de Saint-Nicolas*. Zurich, Orell-Fussli, édit.
- E. JAVELLE, *Souvenirs d'un alpiniste*. Lausanne, Imer, édit., 1886.
- V. SELLA et VALLINO, *Monte-Rosa e Gressoney*. Biella, G. Amosso, édit.
- BÆDECKER, *La Suisse*. Manuel du voyageur, 16^e édit. Leipzig, 1887.
- ALFRED CÉRÉSOLE, *Zermatt et ses environs*. Zurich, J.-A. Preuss, édit.
- ED. LULLIN, *Le chemin de fer de Viège à Zermatt*. Lausanne, G. Bridel, édit.
-

TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
Introduction	3
Chemin de fer Viège-Zermatt	5
La vallée de la Viège	15
Zermatt	34
Course au Gornergrat	60
Ried	74
Kühberg et Mettelhorn	77
La vallée de Findelen	81
Le Lac noir et la cabane du Cervin	88
La vallée de Zum Muth et le Staffelalp	101
Bibliographie	105



IMPRIMERIE SUISSE

GENÈVE

6, Rue du Commerce, 6

